



---

Lot nr.: L243311

Land/Typ: Europa

Sondersammlung für das Postmuseum von Frankreich, Jahre 1980-1981, auf 2 großen Alben, mit Kassette.

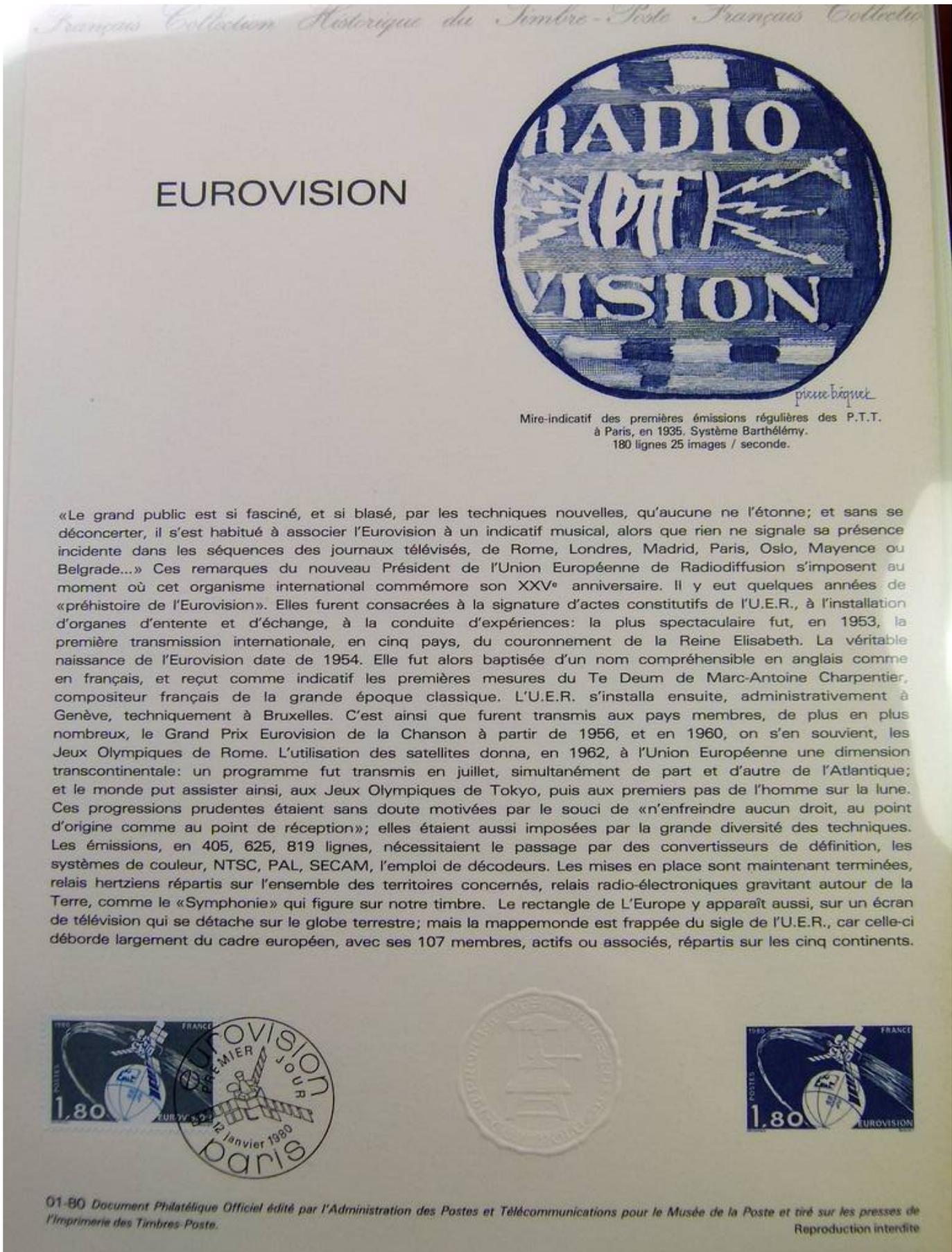
Preis: 25 eur

[Gehen Sie auf die viel auf [www.briefmarken-liste.com](http://www.briefmarken-liste.com)]





Foto nr.: 2



*Français Collection Historique du Timbre-Poste Français Collection*

# EUROVISION



Mire-indicatif des premières émissions régulières des P.T.T. à Paris, en 1935. Système Barthélémy. 180 lignes 25 images / seconde.

«Le grand public est si fasciné, et si blasé, par les techniques nouvelles, qu'aucune ne l'étonne; et sans se déconcerter, il s'est habitué à associer l'Eurovision à un indicatif musical, alors que rien ne signale sa présence incidente dans les séquences des journaux télévisés, de Rome, Londres, Madrid, Paris, Oslo, Mayence ou Belgrade...» Ces remarques du nouveau Président de l'Union Européenne de Radiodiffusion s'imposent au moment où cet organisme international commémore son XXV<sup>e</sup> anniversaire. Il y eut quelques années de «préhistoire de l'Eurovision». Elles furent consacrées à la signature d'actes constitutifs de l'U.E.R., à l'installation d'organes d'entente et d'échange, à la conduite d'expériences: la plus spectaculaire fut, en 1953, la première transmission internationale, en cinq pays, du couronnement de la Reine Elisabeth. La véritable naissance de l'Eurovision date de 1954. Elle fut alors baptisée d'un nom compréhensible en anglais comme en français, et reçut comme indicatif les premières mesures du Te Deum de Marc-Antoine Charpentier, compositeur français de la grande époque classique. L'U.E.R. s'installa ensuite, administrativement à Genève, techniquement à Bruxelles. C'est ainsi que furent transmis aux pays membres, de plus en plus nombreux, le Grand Prix Eurovision de la Chanson à partir de 1956, et en 1960, on s'en souvient, les Jeux Olympiques de Rome. L'utilisation des satellites donna, en 1962, à l'Union Européenne une dimension transcontinentale: un programme fut transmis en juillet, simultanément de part et d'autre de l'Atlantique; et le monde put assister ainsi, aux Jeux Olympiques de Tokyo, puis aux premiers pas de l'homme sur la lune. Ces progressions prudentes étaient sans doute motivées par le souci de «n'enfreindre aucun droit, au point d'origine comme au point de réception»; elles étaient aussi imposées par la grande diversité des techniques. Les émissions, en 405, 625, 819 lignes, nécessitaient le passage par des convertisseurs de définition, les systèmes de couleur, NTSC, PAL, SECAM, l'emploi de décodeurs. Les mises en place sont maintenant terminées, relais hertziens répartis sur l'ensemble des territoires concernés, relais radio-électroniques gravitant autour de la Terre, comme le «Symphonie» qui figure sur notre timbre. Le rectangle de L'Europe y apparaît aussi, sur un écran de télévision qui se détache sur le globe terrestre; mais la mappemonde est frappée du sigle de l'U.E.R., car celle-ci débord largement du cadre européen, avec ses 107 membres, actifs ou associés, répartis sur les cinq continents.





Foto nr.: 3

*La Française Collection Historique du Timbre-Poste Français Coloré*

# OSSIP ZADKINE

## FEMME A L'EVENTAIL



Notre premier timbre de la série artistique 1980 présente une œuvre marquante d'un grand sculpteur, dessinateur et aquarelliste français d'origine russe. Né en 1890 à Vitebsk en Biélorussie, Ossip Zadkine étudia quelque temps à Londres, puis se fixa en 1909 à Paris. Cinq ans plus tard, avec Archipenko et Lipschitz, le jeune sculpteur adhéraient pleinement au mouvement cubiste. Sa sculpture, obtenue le plus souvent par le procédé de la taille directe, part de «l'épannelage du bloc monovolumétrique», et ne présente d'abord que peu d'aspérités. Dans les années 20, elle s'éloigne de la stricte observance cubiste; plus expressionniste ou surréaliste, elle admet «tout un jeu de plans concaves ou convexes, dans un rapport assez lointain avec la réalité objective». Les historiens de l'art voient dans cette «deuxième manière» de Zadkine «une vision discursive du bloc, avec des emboîtages baroques, des ouvertures et même des percées». L'évolution aboutit à ce qui reste caractéristique de Zadkine, une «sculpture à claire-voie», où les vides font parler d'une «esthétique de la transparence». C'est l'époque des «Orphée» ou des «Van Gogh», puis, après le retour des Etats-Unis à la fin de la guerre, celle de la «Forêt humaine» ou du monument qui lui fut commandé en 1949, à la mémoire de la destruction de Rotterdam. Nous connaissons par les familiers de Zadkine son existence parisienne entre ses expositions et ses séjours dans la campagne du Quercy, ainsi que sa participation à la vie culturelle de la Capitale. La richesse de sa conversation attirait les jeunes artistes: beaucoup devinrent ses élèves, en son atelier de la rue d'Assas, puis à l'Académie de la Grande Chaumière et, à partir de 1962, à l'Ecole nationale des Beaux-Arts où il professa une année ou deux. La FEMME A L'EVENTAIL présentée ici avait été exécutée dès la veille même de la guerre de 1914-1918 puis traduite en bronze en 1920: c'est donc de la «première manière» qu'est typique ce bronze de 85 x 34 x 27 cm, traité par Zadkine comme un bas-relief qui transposerait les leçons de la peinture cubiste. L'influence de celle-ci se traduit dans ces volumes équarris, ces formes géométriques creusées, ces perspectives multiples qui rompent la monotonie de la masse. L'œuvre appartient au musée national d'art moderne. Exposée au Centre «Georges Pompidou» sur le Plateau Beaubourg, elle témoigne de la riche évolution de la sculpture, à l'origine du «foyer bouillonnant du Paris de l'Entre-deux-guerres».



FRANCE 300 postes 1980  
Zadkine  
Femme à l'éventail

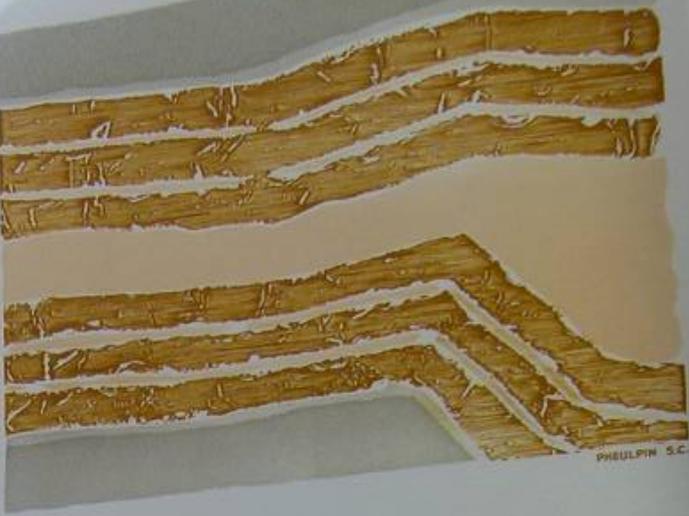
02-80 Document Philatélique Officiel édité par l'Administration des Postes et Télécommunications pour le Musée de la Poste et tiré sur les presses de l'Imprimerie des Timbres-Poste. Reproduction interdite



Foto nr.: 4

*Poste France Collection*

# RAOUL UBAC OEUVRE ORIGINALE



PHILIPIN S.C.

Les artistes contemporains peuvent se souvenir de nos émissions consacrées à Brayer ou Chapelain-Midy, à Buffet ou à Excoffon, à Robert Delaunay ou Georges Mathieu, à Victor Vasarely ou Salvador Dali. Ces noms et les mouvements foisonnant au lendemain de la dernière guerre, Surréalisme, Tradition française, Abstraction géométrique ou lyrique... Les historiens de l'art, faute de recul, n'en ont pas encore défini les apports. Sans chercher à en faire l'inventaire, notre série artistique continue pourtant, en face de chefs-d'œuvre confirmés du passé, à faire place à des maîtres actuels: s'ils témoignent des tendances de leur temps, ils expriment surtout leur propre conception ou vision, de la vie et de l'art. C'est le cas pour cette reproduction d'une œuvre originale de Raoul Ubac, né dans les Ardennes belges en 1910, et fixé à Paris depuis 1930. Lié au groupe des Surréalistes, il se spécialisa dans la photographie, puis s'initia à la gravure, et sans cesser de fréquenter les poètes, revint au dessin. A partir de 1950, ses expositions personnelles ou dans des groupes le montrent adonné à la peinture, à la sculpture, à la gravure, aux cartons de vitrail ou de tapisserie, et surtout à l'incision d'ardoise. «Ubac, écrit un critique, peint comme il sculpte, par sillons, par zones stratifiées. Tout, dans son œuvre, est silence, méditation, commerce avec le sol, recherche du soutènement, de l'homme et du monde»... La composition reproduite sur la figurine est bien de cette «veine» dans une matière allant du gris bleuté à des couches de bleu, des strates parallèles d'ocre jaune se répartissent en accumulations sédimentaires. Tout se passe comme si quelques entailles sinueuses, sur une simple pierre d'ardoise, nous reportaient à une vie presque encore souterraine. Dessais d'une vision trop rationnelle, nous nous sentons confrontés avec un autre monde de recueillement, de sérénité, de ferveur. De telles œuvres sont donc tout le contraire d'un art purement abstrait, ou simplement minéral. Ces pierres sont frôlées par une lumière, ravinées par des empreintes, associant ciel et terre en une autre nature, avec laquelle le contemplateur retrouve peu à peu communication et unité. Le contraste n'est donc qu'apparent, momentané, entre ces reliefs dominés par des rythmes horizontaux, et l'espèce de vertige silencieux qui finit par s'imposer; ne serait-ce pas le secret que dissimulent, ou que révèlent, «l'art accompli», «la façon inégalable» de Raoul Ubac?



03-80 Document Philatélique Officiel édité par l'Administration des Postes et Télécommunications  
l'Imprimerie des Timbres-Poste.



Foto nr.: 5

*Collection Historique du Timbre-Poste Français*

## LES GÉANTS DU NORD



D'AP. LITH. ALBUM ROBAUT. BIBL. MUNICIPAL DOUAI

La religion populaire du Moyen Age était naturellement portée à «festoyer mardi-gras», le carnaval annonçant les restrictions du carême et les compensant par avance. Ces manifestations, dans l'ensemble de la France, ont peu à peu disparu, du fait d'évolutions religieuses et sociales. Elles se sont cependant maintenues dans les Flandres françaises, en liaison avec des coutumes de voisins belges, hollandais ou rhénans. Bien vivaces en particulier dans le Nord et le Pas-de-Calais, sont les carnivals d'hiver ou de mi-carême, mais il y a aussi des cortèges carnavalesques à d'autres périodes de l'année, commémorant un souvenir historique important pour l'histoire de la ville. Au cours de ces défilés, émergent souvent de la foule les silhouettes de ces pittoresques Géants du Nord. C'est ainsi qu'à Douai la «famille Gayant» comme on appelle les 5 géants douaisiens (Gayant, Jacquot, Fillon et Binbin) sort tous les ans trois jours début juillet. Apparue pour la première fois en 1530 d'après les archives municipales lors de la procession solennelle annuelle qui commémorait depuis 1479 la défaite de Louis XI cette année-là sous les murs de Douai, Gayant fut fabriqué en osier par la corporation des mannequiers (fabricants de paniers). Rejoint dès 1531 par sa femme Madame Gayant, il eut dès le XVII<sup>e</sup> siècle trois enfants Jacquot, Fillon et Binbin tandis qu'au fil des ans sa taille et celle de sa femme ne cessaient de grandir pour atteindre aujourd'hui la hauteur de 8 m 50. En 1530 il était sans doute en empereur romain comme le montre une gravure du XVIII<sup>e</sup> siècle. Depuis 1821 comme sur le timbre, le héros porte le costume du guerrier féodal, casque à visière relevée, cuirasse et bouclier, large épée à la ceinture et lourde lance au poing. Sa femme Marie Cagenon l'accompagne, châtelaine en robe et coiffe de la fin du Moyen Age avec leurs trois enfants. Ces gigantesques mannequins d'osier président à un défilé, évoqué au bas de la figurine par une foule en liesse, couples dansants, masqués animaux, travestis burlesques et fanfare de mineurs, aux casques caractéristiques. La scène a pour fond de décor deux beffrois stylisés et symboliquement confondus. Au sommet, celui de Lille, la «métropole régionale», blasonne hiérarchiquement tout le territoire qui est le domaine de ces souverains débonnaire. Plus près d'eux, celui de Douai rappelle l'Hôtel de Ville de leurs premiers concitoyens; entre une cheminée de mine et le clocher de Notre-Dame, on en distingue l'horloge, les échauguettes d'angle, ainsi que la dentelle de pierre et d'ardoise qui coiffe l'ensemble à 64 mètres de hauteur. La schématisation, nécessaire sur un timbre, invitera sans doute à aller admirer ce chef d'œuvre des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles et écouter son carillon célèbre, à participer aux fêtes de Gayant le dimanche suivant le 5 juillet ou au moins à contempler au Louvre le célèbre «Beffroi de Douai» peint en 1871 par Jean-Baptiste Corot.



04-80 Document Philatélique Officiel édité par l'Administration des Postes et Télécommunications pour le Musée de la Poste et tiré sur les presses de l'Imprimerie des Timbres-Poste. Reproduction interdite



Foto nr.: 6

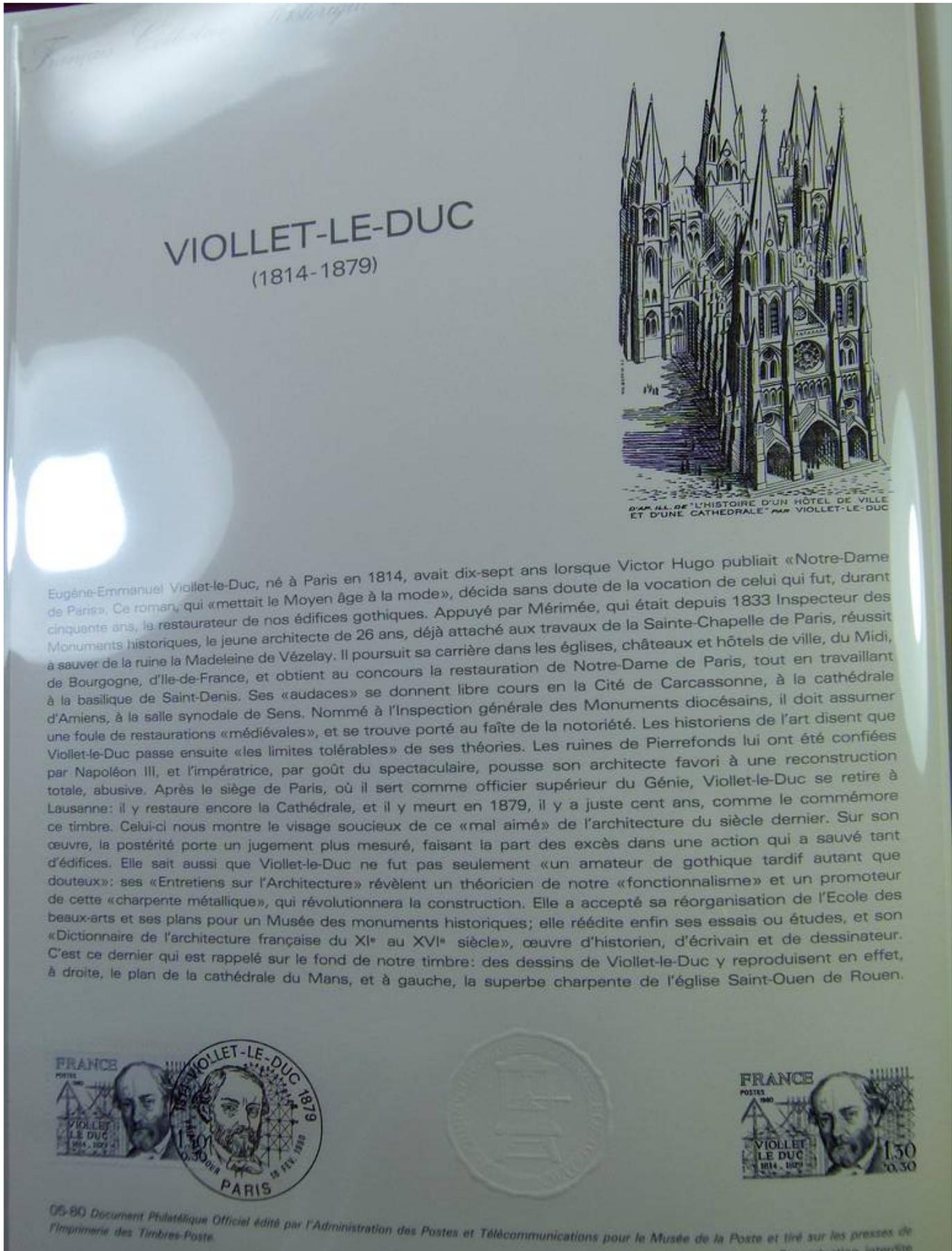




Foto nr.: 7

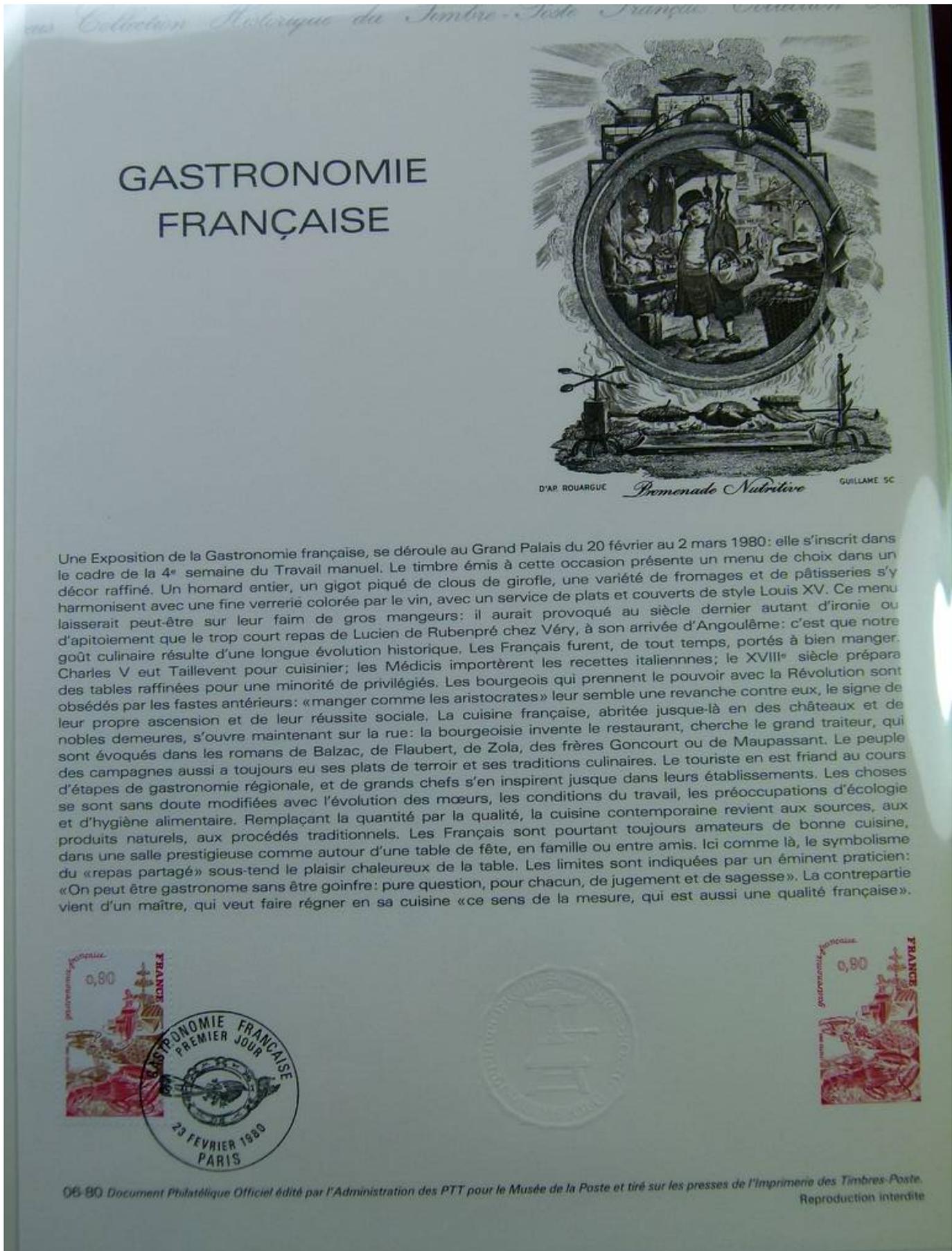




Foto nr.: 8



# JOURNEE DU TIMBRE

1980

## La lettre à Mélie

AVATI

d'après poinçon original  
conservé au Musée de la Poste.

d'après poinçon original  
conservé au Musée de la Poste.

Les émissions de la Journée du Timbre ont constitué peu à peu une sorte de «musée de la Poste», en retraçant l'histoire du courrier à travers les âges, avec ses moyens de transport ou ses détails d'équipement, et ses costumes de messagers de jadis ou de facteurs de naguère. La Journée du Timbre 1980 élargit le thème en inaugurant une nouvelle série, la lettre dans l'Art, par la reproduction d'une œuvre d'un grand contemporain. *La Lettre à Mélie* est traitée en un graphisme précis, presque laconique: au milieu d'un vase vide, flotte le plateau d'une table; celui-ci supporte un bouquet dans un vase, au pied duquel des lunettes reposent sur une enveloppe ouverte et sur une lettre dépliée. Nous cherchons aussitôt des explications traditionnelles; car enfin, une lettre apparue dans un film livre un peu de son secret: elle renseigne, elle agit à l'intrigue, pique l'intérêt ou touche le cœur. Certains tableaux déroulent des architectures vides, des arcades béantes, des avenues désertes; mais l'œil s'y raccroche à une silhouette furtive esquissée par Chardin, à un nu déconcertant, dessiné avec précision par Delvaux. Ici, nous ne connaissons que le prénom, désuet ou romantique, de la femme à qui s'adresse déclaration d'amour ou annonce de rupture; nous ne pouvons que supposer hésitation ou distraction chez l'expéditeur, joie ou scrupules, chagrin ou indifférence chez la destinataire. Notre imagination peut travailler ainsi en face de la «Femme écrivant une lettre» de Vermeer; mais de cette *Lettre à Mélie* trouverait secondaires, voire inutiles, de telles hypothèses, par rapport aux intentions objectives de son art, par rapport aussi à leur réalisation formelle. Mario Avati, en effet, né en 1921 à Monaco, est bien connu en France et à l'étranger, comme un «jeune maître» de l'estampe traitée en «manière noire ou mezzo-tinto», sorte de lavis d'une gravure toute en noir ou en noir et couleur. «Son œuvre gravé, fortement imprégné de classicisme, écrit un critique, est composé uniquement de natures mortes; il y soigne le détail et l'impression de réalité de l'objet, tout en visant l'épuration et la simplification des formes.» On aura remarqué que, sur la plaque préparée au «berceau», les grattoirs et brunissoirs ont traqué, à travers les verres posés en oblique, jusqu'aux formes et aux ombres de la base du vase: n'y aurait-il pas un discret rappel du maître de la nature morte du XVIII<sup>e</sup> siècle, en ce détail qui fait penser aux célèbres «bésicles» de Jean-Baptiste Chardin?



Reproduction interdite



Foto nr.: 9

Collection Historique du Timbre-Poste Français Collection H

## JEAN MONNET (1888-1979)



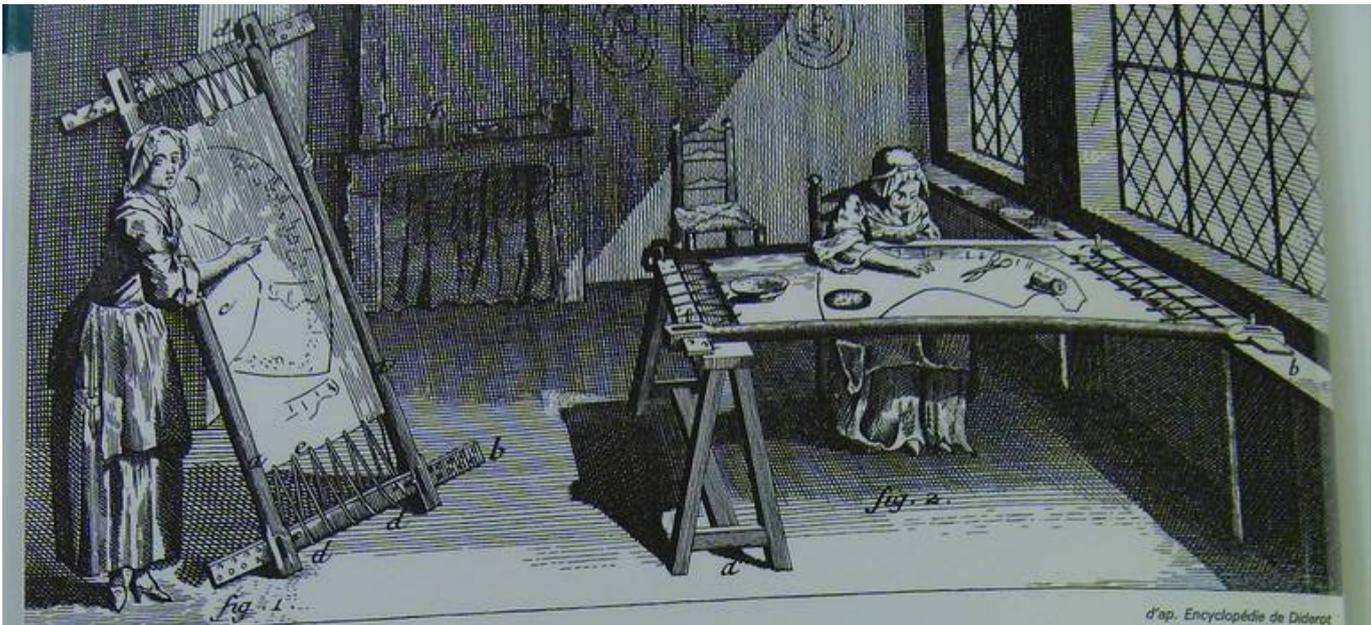
Il y a juste un an, le 16 mars 1979, disparaissait un homme qui, pour avoir fui la presse et les honneurs au cours d'une longue vie active, était toujours demeuré, en son pays, «l'inconnu le plus illustre de l'Europe». Jean Monnet naquit en 1888 à Cognac, et après quelques études économiques, fut envoyé par son père au Canada pour y promouvoir la production d'eau-de-vie de la firme familiale. Le voyage l'amena à s'intégrer rapidement au milieu financier international, puis à entrer, à un peu plus de vingt ans, dans les coulisses de la vie publique. Il se trouvait en effet associé, dès 1915, aux négociations économiques entre les Alliés, puis aux conférences préliminaires au Traité de Versailles, choisi ensuite comme Secrétaire adjoint de la toute nouvelle Société des Nations. Revenu quelque temps au commerce, puis aux affaires bancaires orientées vers le crédit à la Chine, il occupa, à partir de 1939, des emplois de plus en plus importants, discutant aux U.S.A. de fournitures militaires, président le Comité franco-britannique d'effort de guerre, partant en mission pour Winston Churchill aux Etats-Unis. Il y participa à la mise en place de l'économie de guerre, puis fut chargé de tenter un rapprochement entre Giraud et de Gaulle; et le Chef du Gouvernement Provisoire le choisit bientôt pour être son Ministre du Commerce. A ce titre, il élaborait dès 1945 le Plan de modernisation et d'équipement qui porte son nom, et en fut nommé le premier Haut-Commissaire. Mais déjà, aux côtés de Robert Schuman, il s'affirmait comme un partisan convaincu, et un propagandiste convaincant, de la construction européenne. Sa vie se confond dès lors avec l'histoire des institutions qu'il contribue à mettre en place, et d'abord la C.E.C.A.: il est le premier Président de la Haute Autorité dans la Communauté européenne du charbon et de l'acier. La suite, à partir du Traité de Rome de 1957, est dans toutes les mémoires: Euratom, Communauté économique européenne, «marché commun» de l'Europe des Six, puis des Neuf, avec ses organismes dont il appuie l'installation progressive. L'opération la plus récente fut l'élection au suffrage universel de l'Assemblée Européenne de Strasbourg, l'année dernière, quelques semaines après la mort de Jean Monnet. La présence à ses obsèques à Montfort l'Amaury du Président de la République Française et du Chancelier de l'Allemagne Fédérale, entourés de nombreuses personnalités européennes, attestait la dimension historique d'un homme qui n'avouait qu'une idée: «réaliser l'union entre les hommes».



08-80 Document Philatélique Officiel édité par l'Administration des PTT pour le Musée de la Poste et tiré sur les presses de l'Imprimerie des Timbres-Poste.  
Reproduction interdite



Foto nr.: 10



d'ap. Encyclopédie de Diderot

G. Healey.

## LA BRODERIE

Dans la série des Métiers d'Art, inaugurée à la fin de l'année dernière par la lutherie, l'émission 1980 est consacrée à la broderie: c'est une spécialité très ancienne, à laquelle l'évolution des «courants d'époque» assure, dans la maîtrise des techniques, une grande richesse expressive. Aujourd'hui encore, la définition de Monsieur de Saint Aubin, donnée en 1769 à l'Académie des Sciences, reste valable: «Broder est l'art d'ajouter, à la surface d'une étoffe déjà fabriquée et finie, la représentation de tel objet qu'on désire, à plat ou en relief, en or, argent ou nuances». Très tôt, la broderie répond au goût instinctif de l'homme pour la beauté: orner son corps et embellir son cadre de vie. Au cours des siècles, peintures, sculptures ou céramiques témoignent de l'existence des œuvres brodées, la plupart fragiles et vulnérables ayant disparu. L'histoire de la broderie fut pratiquée dans les couvents, dans les cours aussi bien que dans les centres urbains et ruraux ou foyers. Un monument fameux du moyen-âge: la tapisserie de Bayeux (XI<sup>e</sup> siècle), dite «tante de nos jours», «telle du Conquest», est une broderie réalisée en laines de couleur sur toile de lin; elle relate les événements de la conquête de l'Angleterre par les Normands. Musées et églises conservent des pièces rares: vêtements de la conquête de l'Angleterre par les Normands. Musées et églises conservent des pièces rares: vêtements civils et religieux, ornements liturgiques, parements d'autel, tentures, objets d'ameublement, bouillottes, reliques, aumonières, qui emploient pour la broderie de leurs motifs, personnages, arabesques ou feuillages, des soies luisantes et colorées ou des couchures de fils d'or sur des supports précieux ou bien encore des applications sur des velours. En 1609, la Gazette nous décrit Louis XIV paraissant «vêtu de brocart d'or tellement couvert de diamants qu'il semblait qu'il fut environné de lumière» et Madame de Sévigné décrivit Madame de Montespan dans «une robe d'or sur or, rebrodée d'or, rebordée d'or». Broderies officielles ou broderies domestiques: à travers les époques successives des styles nouveaux s'élaboreront. La broderie n'a pas de limites, quel que soit le domaine où elle s'épanouit: haute couture, broderie d'ameublement, de restauration, ouvrages de dames tant décriés et créations audacieuses utilisant des matériaux nouveaux et parfois insolites. Notre timbre illustre le sujet par le tableau d'un peintre né à Trieste en 1907. Toffoli joue des transparences lumineuses, en véritable magicien de la couleur; sa brodeuse émerge en effet d'un dégradé de bleu dont les nuances se résolvent en une luminosité rayonnante. L'inclinaison d'un visage deviné, la pente d'un voile conduisent à des doigts, qui nouent le point sur la toile du tambour: la ferveur de l'attention recueillie guide et anime le geste de la main experte. On sent, chez le peintre et chez son modèle, ce sens et cet amour du «travail fini», secrets de l'artisan qui est un artiste, secrets finalement de tout «métier d'art».





Foto nr.: 11

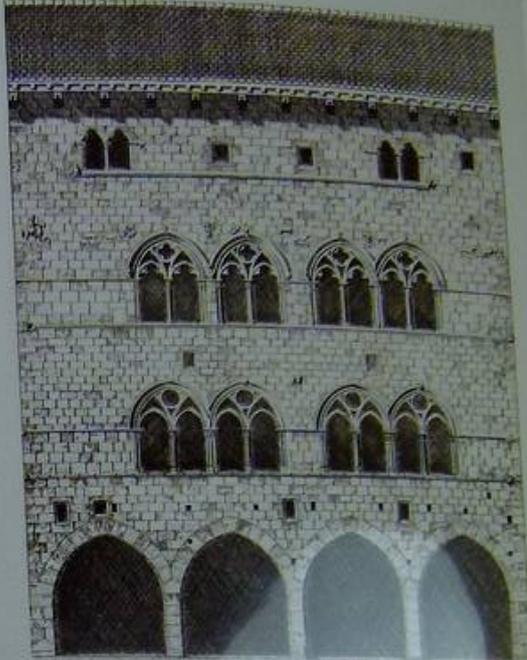




Foto nr.: 12

*Français Collection Historique du Timbre - Série Française Collection*

# CORDES



MAISON DU GRAND VENEUR A CORDES  
D'AP. A. VERDIER DOC. BIBL. D'ALBI DURRENS SC

Le premier timbre de la série touristique 1980 nous entraîne aux confins du Quercy, du Rouergue... dont les seuls noms sont déjà riches de souvenirs historiques, et évocateurs de sites pittoresques... au nord-ouest d'Albi, à 70 au nord de Toulouse, ce chef-lieu de canton du Tarn, est appelé... Cordes-sur-Ciel. C'est en effet un « monolithe jailli en plein val du Céro »; il est devenu, au... « une grande dame de pierre qui, en ses atours du passé, reste toujours jeune ». En 1222, le comte de... mon VII bâtit, en pays cathare, cette bastide de protection, contre l'Inquisition et les visées royales. Le... matière pour des enceintes aux portes monumentales et des maisons à souterrains profonds. La forteresse inexpugnable s'humanisa, lorsque son suzerain fit allégeance à la Couronne: au XIV<sup>e</sup> siècle, la paix fit de Cordes une cité riche et florissante, qui groupait de luxueuses demeures autour de vastes halles. Celles-ci attestent encore que cette ville de 5000 âmes était devenue un centre d'échanges entre les paysans d'alentour, les artisans locaux, et nombre de commerçants, entreprenants et curieux d'exotisme, voire de raffinement. Après des époques de déclin, Cordes ne comptait plus qu'un bon millier d'habitants; mais le charme de son site et la fidélité à son caractère la font renaître à une activité artisanale, culturelle, attractive. Artistes et écrivains, amateurs d'art et d'histoire se laissent de plus en plus retenir par la séduction de ces lieux, sensibles à ce qu'Albert Camus a appelé « une âme inspiratrice de rêves ou de regrets, dispensatrice de beauté ». La figurine réunit et met en valeur les principaux monuments de la cité, entre la Porte de la Jeanne et celle des Ormeaux en bas, et, en haut, la Porte de Proux, flanquée de l'Eglise Saint-Michel et de la Tour de l'Horloge. Au centre, sous les Halles, dont on devine les quelques piliers octogonaux, sont groupées quelques demeures patriciennes: on reconnaît, datant aussi du XIV<sup>e</sup> siècle, la Maison du Grand Veneur, celle du Grand Ecuyer, et à gauche, la Maison du Grand Fauconnier, qui abrite l'Hôtel de Ville. Leurs rez-de-chaussée à arcatures brisées, leurs baies à fenestrage ont gardé le style du temps, comme nombre d'habitations bordant les « rampes » au pavage remarquable. Cet ensemble sauvegardé, fleuri de jardins sur les anciens remparts, méritait de faire classer Cordes en son entier comme « joyau de l'architecture civile médiévale ».



*Reproduction des Timbres-Auto  
Reproduction interdite*



Foto nr.: 13





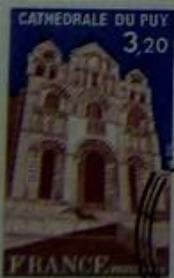
Foto nr.: 14

# CATHÉDRALE DU PUY



N-D DU PUY. LES ARTS LIBÉRAUX (SOCIAL) LACAQUE SC

Le Puy, ancienne capitale du Velay devenue chef-lieu de la Haute-Loire, occupe le fond d'un bassin volcanique, au cœur du Massif Central. La ville, riche de bien des trésors, s'étend au pied de la basilique-cathédrale Notre-Dame, dont notre figurine représente la grande façade occidentale. Cette colline est un lieu de culte depuis des origines mi-historiques mi-légendaires: un dolmen celte serait devenu centre d'un oppidum gallo-romain, la « pierre guérisseuse », à la suite d'une apparition de la Vierge Marie. La dalle, druidique, ou plutôt magique, fut englobée dans l'église, construite au V<sup>e</sup> siècle par un évêque architecte; elle demeure au centre de la nef, sur le grand pavement de la nef, à peu près en son centre actuel. L'affluence des pèlerins en « âge moyen » nécessita, à partir du XI<sup>e</sup> siècle, des campagnes successives d'agrandissement. D'abord, l'axe s'orienta, puis, finalement tourné vers l'orient, l'extension de la nef gagna, et finalement, par une gageure architecturale, les colonnes s'élevèrent au bord du plateau. Les quatre dernières travées furent lancées au-dessus du vide, sur des colonnes s'élevant à l'extérieur, sur une dénivellation de 17 mètres; elles s'appuyèrent à la fin du XII<sup>e</sup> siècle, sur ce porche immense à trois portails, et, lors de restaurations, sur cet escalier monumental, bordé de balustrades en volvic. Ces travaux, effectués en pierre au siècle dernier, ont respecté l'ordonnance de cette façade et ses symétries polychromes, byzantines pour Mérimée, mozarabes pour Emile Mâle; on voit plutôt maintenant « une tradition d'origine antique dans cette alternance de la pierre d'appareil ». Merveilleux par l'étrangeté de sa construction, ce monument l'est aussi par le culte dont il est le sanctuaire, bien que le mystère entoure toujours l'effigie de la « Vierge Noire », dont l'original fut brûlé sous la Révolution. Lisant dans le Cantique des cantiques « Je suis noire mais belle », un prophète sculpta-t-il dans le cèdre une préfiguration de la Mère du Christ? Un roi-croisé aurait-il rapporté d'Egypte une statue d'Isis et de son fils? Mais des « Vierges en majesté » ne suivent-elles pas, dans toute l'Europe, un modèle typique de l'ancienne sculpture d'Auvergne? Pour vénérer la Vierge Noire, en ses atours rappelant qu'il y a ici un Conservatoire national de la dentelle, on sait que vinrent au Puy six papes et treize rois de France. Sur leurs traces, chaque 15 août, des milliers de pèlerins se pressent autour de cette façade monumentale: ils y associent sans doute la ferveur mariale avec la fidélité à l'histoire de leur pays et à ce chef-d'œuvre de son art.



Reproduction interdite



Foto nr.: 15

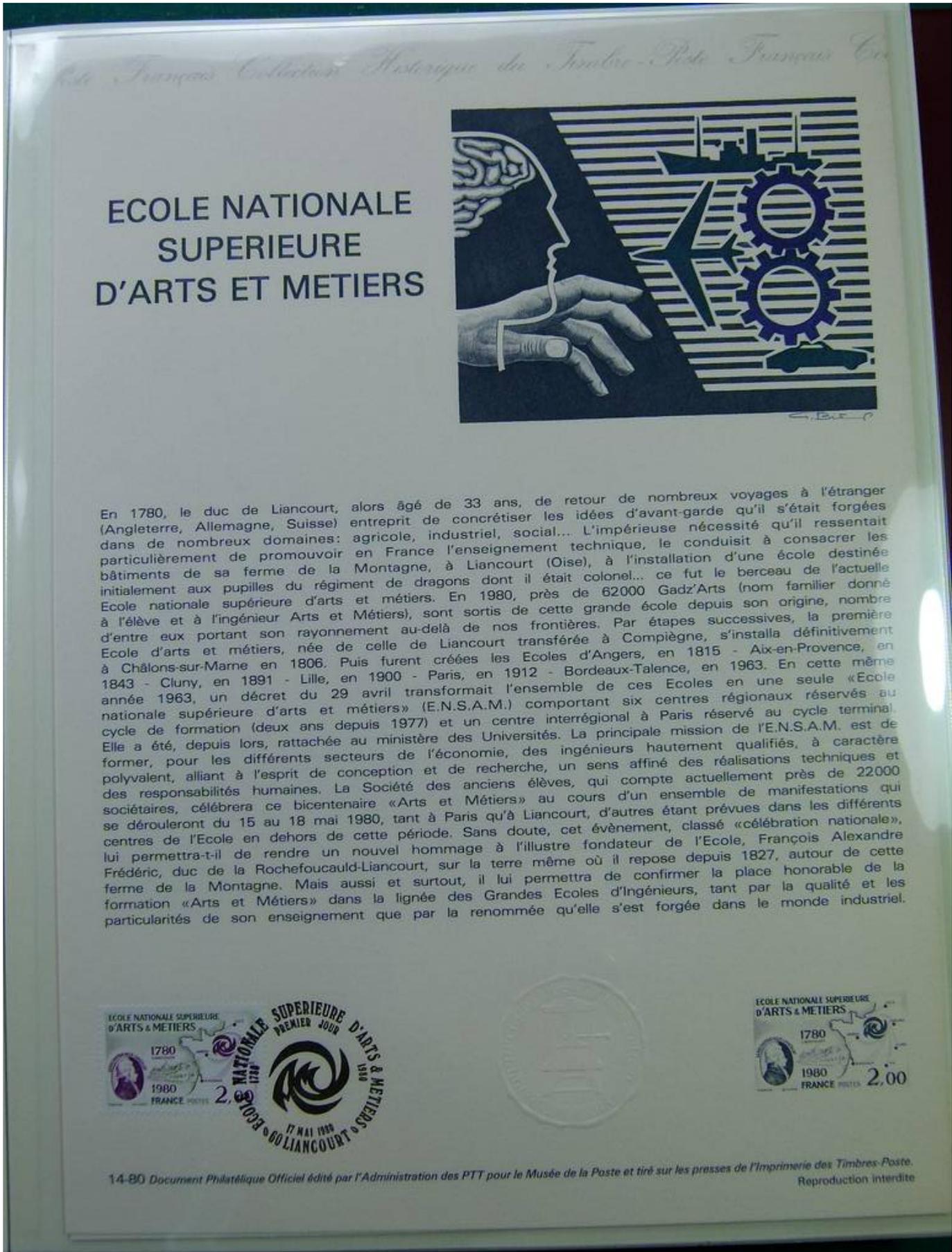




Foto nr.: 16

*François Collet, Historique du...*

# MONTAUBAN



Portrait de M<sup>me</sup> Destouches  
D'AP. DESS. MUSEE DU LOUVRE. CAB. DES DESSINS

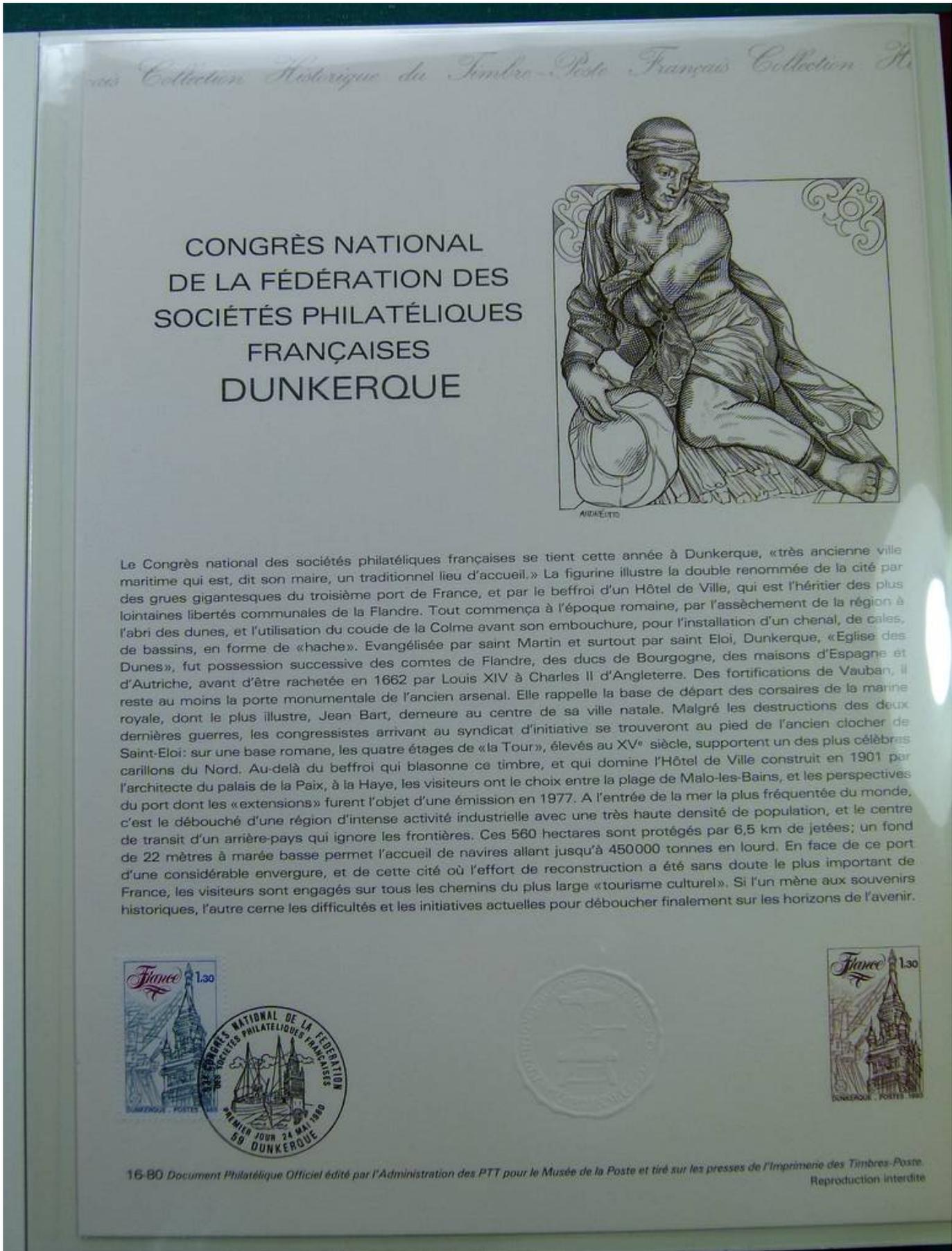
Située au confluent du Tarn et du Tescou, Montauban est un important carrefour de routes, et un marché actif pour les productions maraîchères et fruitières, venues des riches plaines alluviales de la Garonne, du Tarn et de leurs affluents. La bastide originelle, puissamment bâtie par Alphonse Jourdain, Comte de Toulouse, sur le plateau dominant la rive droite du Tarn, s'inscrivait dans le développement démographique de l'Europe occidentale au début du XII<sup>e</sup> siècle. Devenue une importante citadelle du protestantisme, la cité fut assiégée en vain par les troupes royales en 1621. Ayant fini par ouvrir ses portes à Louis XIII, elle vit ses fortifications rasées sur l'ordre de Richelieu. Commerce et industries traditionnelles, textiles, cuirs et minoteries, firent de la ville, au XVIII<sup>e</sup> siècle, une des grandes places économiques du sud-ouest. Chef-lieu, en 1808, du nouveau département de Tarn-et-Garonne, Montauban tend depuis à équilibrer ses fonctions administratives et des activités moins industrielles qu'agricoles et commerciales. Le touriste qui aborde la cité par l'ouest gagne le centre historique en passant par le site groupé sur la figurine autour de l'imposant Pont-Vieux. Cet ouvrage contemporain du Pont Valentré de Cahors, et comme lui fortifié autrefois, remonte au XIV<sup>e</sup> siècle. Il franchit le Tarn sur une largeur de 205 mètres; des piles protégées par des avant-becs supportent ses sept arches, séparées par des arcades ménagées pour l'écoulement des eaux de crue. Sur la gauche de la figurine se profilent les lignes de l'église fortifiée, dédiée à saint Jacques. Sa tour carrée à mâchicoulis sert de base au clocher octogonal de type toulousain bâti au XIII<sup>e</sup> siècle, à trois étages d'ouvertures surmontées d'arcs en mitre. On voit en face un des pavillons et une partie de l'ordonnance classique de l'ancien palais épiscopal. Ce sobre et imposant édifice de brique rose, Hôtel de Ville sous la Révolution, est devenu ensuite le Musée Ingres. Le visiteur y est accueilli par des sculptures de Bourdelle, autre célèbre Montalbanais. Les décors de l'étage lui détaillent ensuite, sur les toiles et dessins nombreux légués par Ingres à sa ville natale, les qualités reconnues au «maître de l'art néo-classique», netteté de la vision et de la composition, perfection du trait et de la plastique. Autour de ce pôle d'attraction, la ville présente d'autres séductions touristiques: pittoresque de ses rives du Tarn, élégance de ses hôtels particuliers, charme enfin de ses briques nuancées, qui font de Montauban, avec ses sœurs Albi et Toulouse, «une des trois villes roses du Midi».



15-80 Document Philatélique Officiel édité par l'Administration des PTT pour le Musée de la Poste et tiré sur les presses de l'Imprimerie des Timbres-Poste.  
Reproduction interdite



Foto nr.: 17



## CONGRÈS NATIONAL DE LA FÉDÉRATION DES SOCIÉTÉS PHILATÉLIQUES FRANÇAISES DUNKERQUE



Le Congrès national des sociétés philatéliques françaises se tient cette année à Dunkerque, «très ancienne ville maritime qui est, dit son maire, un traditionnel lieu d'accueil.» La figurine illustre la double renommée de la cité par des grues gigantesques du troisième port de France, et par le beffroi d'un Hôtel de Ville, qui est l'héritier des plus lointaines libertés communales de la Flandre. Tout commença à l'époque romaine, par l'assèchement de la région à l'abri des dunes, et l'utilisation du coude de la Colme avant son embouchure, pour l'installation d'un chenal, de cales, de bassins, en forme de «hache». Evangélisée par saint Martin et surtout par saint Eloi, Dunkerque, «Eglise des Dunes», fut possession successive des comtes de Flandre, des ducs de Bourgogne, des maisons d'Espagne et d'Autriche, avant d'être rachetée en 1662 par Louis XIV à Charles II d'Angleterre. Des fortifications de Vauban, il reste au moins la porte monumentale de l'ancien arsenal. Elle rappelle la base de départ des corsaires de la marine royale, dont le plus illustre, Jean Bart, demeure au centre de sa ville natale. Malgré les destructions des deux dernières guerres, les congressistes arrivant au syndicat d'initiative se trouveront au pied de l'ancien clocher de Saint-Eloi: sur une base romane, les quatre étages de «la Tour», élevés au XV<sup>e</sup> siècle, supportent un des plus célèbres carillons du Nord. Au-delà du beffroi qui blasonne ce timbre, et qui domine l'Hôtel de Ville construit en 1901 par l'architecte du palais de la Paix, à la Haye, les visiteurs ont le choix entre la plage de Malo-les-Bains, et les perspectives du port dont les «extensions» furent l'objet d'une émission en 1977. A l'entrée de la mer la plus fréquentée du monde, c'est le débouché d'une région d'intense activité industrielle avec une très haute densité de population, et le centre de transit d'un arrière-pays qui ignore les frontières. Ces 560 hectares sont protégés par 6,5 km de jetées; un fond de 22 mètres à marée basse permet l'accueil de navires allant jusqu'à 450000 tonnes en lourd. En face de ce port d'une considérable envergure, et de cette cité où l'effort de reconstruction a été sans doute le plus important de France, les visiteurs sont engagés sur tous les chemins du plus large «tourisme culturel». Si l'un mène aux souvenirs historiques, l'autre cerne les difficultés et les initiatives actuelles pour déboucher finalement sur les horizons de l'avenir.





Foto nr.: 18

*Collection Nature*

# NATURE GRAELLSIA ISABELLAE



L'Isabelle, qui appartient à l'ordre des Lépidoptères, dans la famille des Paons ou Saturnidés, présente un réel intérêt, en raison de ses origines et particularités. Son nom scientifique est *Graellsia isabellae*; connu d'abord en Espagne, le type femelle fut décrit en 1849 par Don Mariano de la Paz Graells plusieurs années après sa découverte, le mâle, trouvé plus tard encore, ne fut décrit qu'en 1855. Une variété de ce papillon fut repérée dans les Hautes-Alpes en 1922. Décrite par Oberthur, elle reçut l'appellation de *Graellsia isabellae gallicaegloria*. Il s'agit là de populations originales, géographiquement isolées des espagnoles depuis les grandes glaciations quaternaires. Ce type est un bel exemple de relique atlanto-méditerranéenne, strictement localisée aux peuplements de pins sylvestres, dans la région allant de Briançon à Serre-Ponçon. Selon l'altitude et la précocité du printemps, ces papillons apparaissent entre mi-mai et mi-juin, dès la tombée de la nuit. Après des heures d'accouplement nocturne, la femelle pond 60 à 80 œufs, par petits groupes séparés. Quinze jours plus tard, les jeunes chenilles rongent les aiguilles de pin; atteignant 10 centimètres à la mi-août, elles consomment des feuilles, de l'extrémité à la base. En fin de croissance, elles descendent tisser, dans les feuilles mortes, les cocons où elles hiberneront à l'état de nymphes. Les Paons Isabelle, rares et réputés, sont d'un prix élevé pour le « collectionneur ». Attirés au cours de leur vol nocturne par la lumière artificielle, ils peuvent être capturés près de pièges lumineux ou de lampadaires publics. Cette capture a été réglementée depuis des années en certaines communes des Hautes-Alpes qui songent même à modifier leur éclairage urbain et elle est déjà interdite dans tout le Parc naturel régional du Queyras, à l'est de Gap. S'appuyant sur la loi de 1976, relative à la protection de la nature, un décret publié l'année dernière, a inscrit l'Isabelle sur la liste des insectes protégés en France. Ces restrictions sont heureusement compensées par d'autres mesures. Grâce à l'appui et au financement du ministère de l'environnement et du cadre de vie, des études sont entreprises pour mettre au point des méthodes d'élevage de l'Isabelle. Elles permettront de disposer d'assez de spécimens pour satisfaire scientifiques et enseignants, photographes et collectionneurs, sans porter atteinte, par des captures abusives, aux populations naturelles de ce beau papillon.



17-80 Document Philatélique Officiel édité par l'Administration des PTT pour le Musée de la Poste et tiré sur les presses de l'Imprimerie des Timbres-Poste.  
Reproduction interdite



Foto nr.: 19

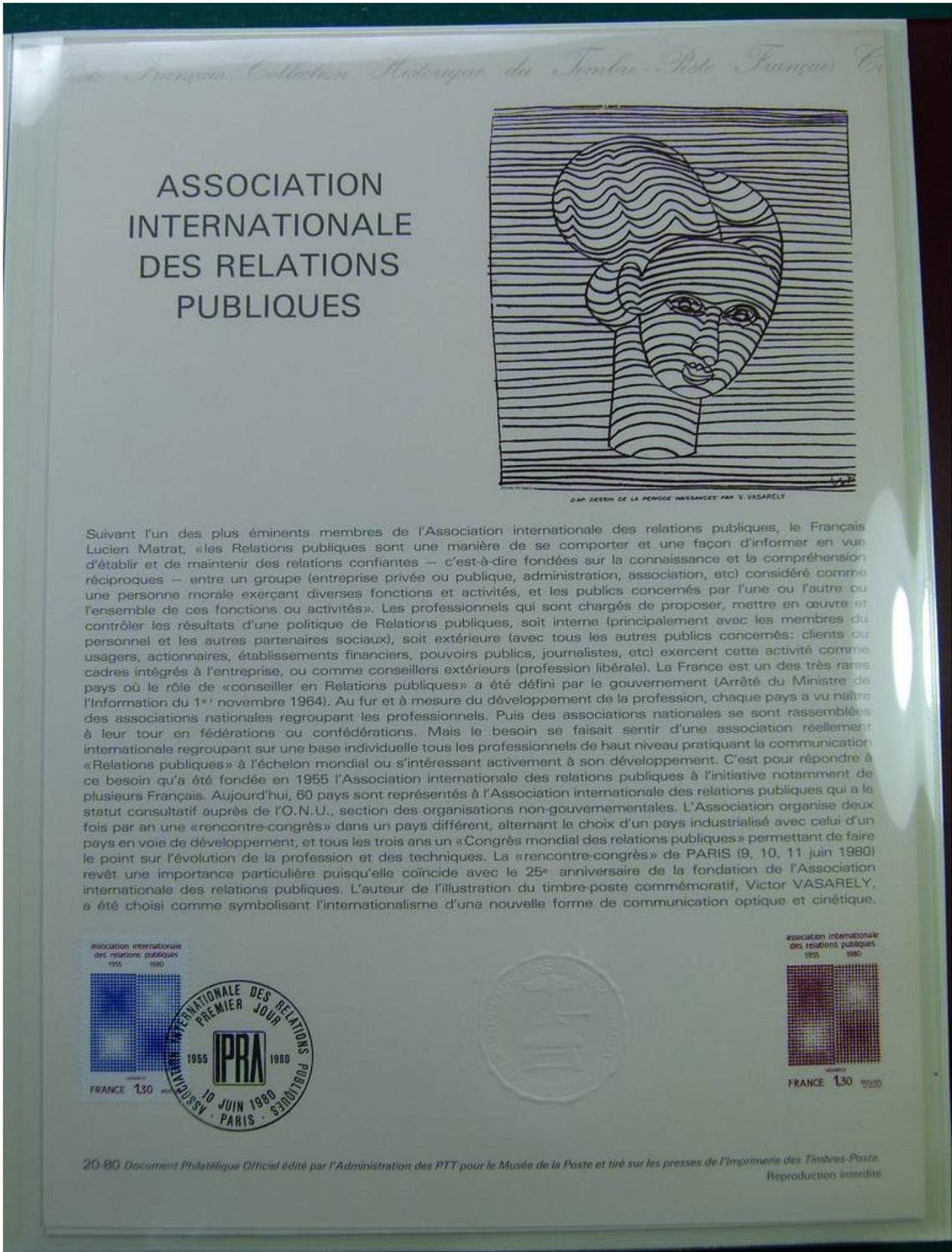




Foto nr.: 20

## ANNÉE DU PATRIMOINE



Cette émission illustre un effort unanime associant les Français pour la conservation et la réinsertion dans la vie collective de notre patrimoine national. A l'initiative du Président de la République, «1980 Année du Patrimoine» est confiée au Ministère de la Culture et de la Communication. Le mouvement qui s'appuie sur toutes les forces vives du pays: associations, collectivités locales, institutions culturelles et sociales, entreprises, administrations... propose de sensibiliser l'opinion publique à la conservation de nos richesses nationales, de faire agir les Français en faveur. Le patrimoine d'une nation, comme celui d'une famille, ne se limite pas aux «immeubles» mais englobe un monde de réalités: certes les cathédrales ou châteaux, les peintures rupestres ou les sites archéologiques, mais aussi les statues ou tableaux, le mobilier et les costumes, la musique et les instruments anciens, les livres ou archives, les films d'antan, les traditions orales, les coutumes ou contes populaires... Il s'étend à des objets longtemps utilisés qui fonctionnaient bien encore, outils du cultivateur ou de l'artisan d'hier, lavoirs ou forges, installations d'ateliers désaffectés. Leur disparition progressive et celle des gestes qui les animaient rendent là encore nécessaires des actions de sauvegarde. L'année 1980 est jalonnée, dans la capitale et à travers les régions, de nombreuses manifestations annoncées au public: expositions, concerts, spectacles, émissions de radio et de télévision, opérations «portes ouvertes» et amélioration de l'accueil dans les monuments, musées et bibliothèques, enfin animations de toutes sortes. L'Année du Patrimoine ne sera pourtant pas qu'un beau «feu d'artifice», puisqu'elle a pour objectif de réanimer en profondeur les institutions publiques ou privées, de modifier les mentalités et de faire naître dès cette année un état d'esprit nouveau, de nouvelles politiques. De 1980 Année du Patrimoine, doit donc partir un élan populaire enthousiaste et méthodique en faveur de la reconquête de nos richesses ethnologiques, de la réutilisation systématique de nos monuments, d'un renouveau aussi de la création artistique dans tous les domaines. Ainsi seulement se retrouvera et s'affirmera la volonté nationale de mieux connaître et protéger pour les transmettre, tous les acquis de notre civilisation passée ou immédiate. «Si l'on songe, disait récemment un historien, au malheur du pauvre amnésique, qui ne sait plus où il est, ni d'où il est, que penser d'un peuple qui perdrait le souvenir de son passé, avec la conscience de son présent et de son avenir?».





Foto nr.: 21

## SCIENCES DE LA TERRE



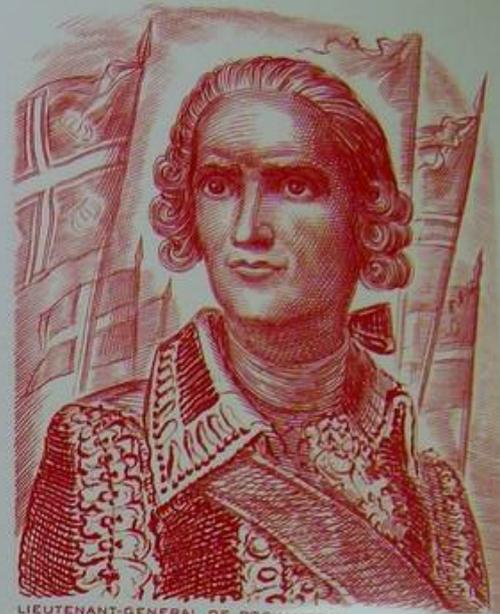
Ce timbre est émis à l'occasion du XXVI<sup>e</sup> Congrès géologique international réuni à Paris du 7 au 17 juillet 1980. Un vaste programme de rencontres, débats et colloques, avec des excursions, en nombre de «sites» de France et d'Europe, met en valeur l'évolution et l'enrichissement de la géologie, pure ou appliquée, surtout depuis une cinquantaine d'années. Dans les «souvenirs d'enfance» de nos aînés, le lycéen rêvait, devant ses manuels, aux enchaînements préhistoriques; il découvrait, sous la poussière des «cabinets d'histoire naturelle», les mystères des minéraux; le jeudi, il courait la campagne, en quête d'un silex, d'un gypse fer de lance, de fragiles concrétions dormant en une «source pétrifiante»... Les congressistes s'occuperont encore, à un niveau autrement élevé, de paléontologie et de minéralogie, de stratigraphie et de géologie marine, de géophysique et de géochimie, mais leurs préoccupations plus immédiatement actuelles, sont soulignées par les inscriptions de la figurine, superposées en leur interdépendance: «Sciences de la Terre, Sources d'Énergie». Les matières premières minérales ont conditionné, de tout temps, les progrès de l'humanité: âge de la pierre, âge du bronze, âge du fer. Le charbon, puis le pétrole, sont à la base de l'essor économique du monde moderne. Celui de la France, maintenant, dépend de son approvisionnement en énergie. Qu'il s'agisse encore de charbon et de pétrole, ou déjà d'uranium et d'énergie géothermique, toutes les recherches partent des sciences de la Terre. En certains domaines comme le pétrole, les résultats sont sans doute minces sur notre territoire; mais nos géologues ont largement contribué à la découverte d'importants gisements, au Sahara, en Mer du Nord, en Indonésie, au Proche-Orient. En dehors de ces problèmes d'énergie, les sciences de la Terre interviennent dans les découvertes de nappes d'eau souterraines, elles «télé-détectent» maintenant les minerais métalliques, cuivre, fer, zinc, étain, plomb, tungstène... Elles prospectent phosphates et potasses pour l'agriculture, ciments et pierres de taille pour la construction, éléments de base pour les peintures et les plastiques, sables pour les verreries et terres rares pour les écrans de télévision: pas de vie moderne sans matières premières minérales. Au-dessus d'un globe terrestre, la composition qui illustre ce timbre stylise tout le jaillissement de ses richesses intérieures. Dans l'éventail de ces valeurs dégradées de nuances chaudes, notre imagination peut évoquer la gerbe de toutes ces ressources, connues ou potentielles, étudiées pour le progrès de l'humanité, par les sciences géologiques.





Foto nr.: 22

## ROCHAMBEAU ARRIVÉE A NEWPORT



Aspirant depuis longtemps à la liberté, les treize colonies anglaises d'Amérique du Nord étaient, en 1775, entrées en conflit avec leur métropole. Leurs représentants signèrent le 4 juillet 1776, une Déclaration d'indépendance précédée d'un préambule solennel définissant les Droits de l'homme. Ces actes eurent un grand retentissement en France: inspirés des idées de nos «philosophes», ils offraient aux politiques l'occasion d'une réunion sur les Anglais, après les humiliations subies au traité de Paris de 1763. Des initiatives, d'abord privées, avaient été prises au secours de la cause américaine: des courtisans, de jeunes officiers libéraux comme le marquis de Lafayette, étaient allés s'engager sous les ordres du général Washington. Dans le gouvernement, Turgot soucieux de l'avenir et des finances, s'opposait à intervenir directement aux côtés des «insurgents»; on leur faisait parvenir secrètement de l'argent, des armes, des équipements. Après leur succès de Saratoga, leur députation vint à Versailles, pour négocier avec notre ministre de Affaires Etrangères. Ils tombèrent d'accord, en février 1778, un traité de commerce et d'alliance franco-américain. L'insurrection coloniale était devenue un conflit généralisé, quand Vergennes avait obtenu l'appui de l'Espagne et la neutralité bienveillante des puissances maritimes. La guerre, conduite principalement sur les océans, aux Antilles et en Amérique du Nord, se déroula en de multiples épisodes. Le plus important, dont le deuxième centenaire est commémoré par cette émission, fut le débarquement de Newport, mené par la flotte de l'amiral de Grasse; la Marine Royale, reconstituée par Choiseul, avait dépêché de Brest ces belles unités, frégates rapides escortant quatre puissants vaisseaux de ligne. La masse de manœuvre était constituée par le corps d'armée de 6000 hommes, commandés par le général Comte de Rochambeau. Un officier porte ici à l'épaule, traditionnellement, le drapeau de l'un des régiments qui débarquèrent alors sur cette côte orientale de la Virginie: c'est le Royal-Deux-Ponts. Après avoir pris pied sur la terre ferme près de Newport, les troupes de Rochambeau opérèrent leur jonction avec l'armée de Washington. Leurs efforts conjugués bloquèrent dans la place de Yorktown la principale armée anglaise, dont le général Cornwallis dut capituler le 19 octobre 1781. Ces opérations marquaient en fait la fin de la guerre, et décidaient de l'indépendance des Etats-Unis. Celle-ci sera officiellement reconnue par les Anglais à la face du monde, lors de la signature de la Paix de Versailles, le 3 septembre 1783.





Foto nr.: 23





Foto nr.: 24

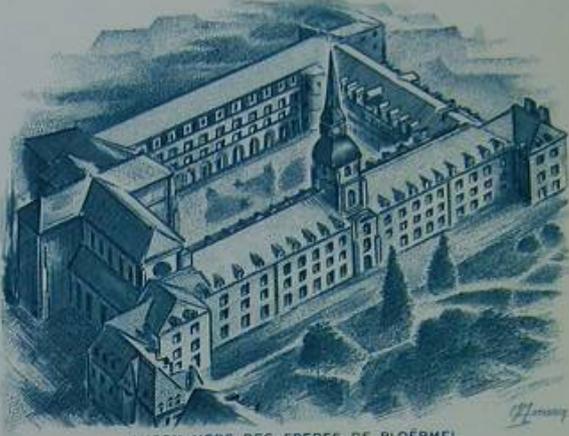




Foto nr.: 25

Collection Historique du Timbre-Poste Français Collection Histoire

## JEAN-MARIE DE LA MENNAIS (1780-1860)



MAISON MERE DES FRERES DE PLOERMEL

Dans la série des Personnages célèbres figurait en 1957 un timbre à l'effigie de Félicité de La Mennais. Fondateur avec Lacordaire et Montalembert du journal *l'Avenir*, ses thèses furent condamnées par Rome après les *Paroles d'un Croyant* (1834). La présente émission marque le bicentenaire de la naissance de son aîné de deux ans, Jean-Marie de La Mennais. L'enfance des deux frères se partagea entre le domaine de La Chesnaie près de Dinan, et la demeure malouine de cette famille d'armateurs et de corsaires. Après les difficultés nées des luttes révolutionnaires, tous deux sont ordonnés prêtres. Ils professent au petit séminaire de Saint-Malo, et écrivent ensemble des ouvrages sur l'état de l'Eglise, publiés sous le nom du cadet. Devenu en 1815 responsable du diocèse de Saint-Brieuc, Jean-Marie s'effraie de l'état déplorable de l'enseignement populaire: cette carence, pour lui «source de tous désordres», décide de l'orientation de sa vie et de son action. Il était impossible de rouvrir des écoles qui, appartenant au clergé, avaient été vendues comme «biens nationaux»; le vicaire capitulaire s'attaque alors au problème par la construction d'établissements et la fondation de congrégations enseignantes. Ce sont successivement les Filles de la Providence de Saint-Brieuc en 1818, les Frères de l'Instruction Chrétienne l'année suivante, les Prêtres de Saint-Méen en 1825. Avant de les laisser partir en mission, il visite leurs maisons, ne cessant de se déplacer sur toutes les routes de Bretagne. Ces congrégations sauront plus tard s'adapter aux lois de 1903 qui obligeront les frères à se séculariser ou à s'expatrier. Aujourd'hui, en divers pays d'Europe, d'Afrique, d'Amérique, d'Asie et d'Océanie, religieux et religieuses se vouent à l'éducation chrétienne, au soin des malades et vieillards, aux œuvres sociales. Leur fondateur avait poursuivi jusqu'à un âge avancé son ministère et son administration, gardant toujours une affection douloureuse pour «son cher Féli», dont le drame était «sa plus terrible croix», alors que ce n'était, écrit un historien, qu'«un épisode de la terrible crise traversée par l'Eglise, au cours de tout le dix-neuvième siècle...». Jean-Marie de La Mennais atteignait la cinquantaine quand l'excellent portraitiste Paulin-Guérin le représenta sur ce tableau, conservé à la maison-mère de la congrégation des Frères à Ploërmel, où se trouve aussi son tombeau depuis sa mort en 1860. Les pèlerins y affluent, autour des restes du Vénérable, dont la cause de béatification a été introduite à Rome en 1911. Elle est appuyée depuis 1966, par un acte officiel du Pape Paul VI proclamant que «le Serviteur de Dieu Jean-Marie de La Mennais a pratiqué, jusqu'à l'héroïsme, toutes les vertus chrétiennes».



25-80 Document Philatélique Officiel édité par l'Administration des PTT pour le Musée de la Poste et tiré sur les presses de l'Imprimerie des Timbres-Poste. Reproduction interdite



Foto nr.: 26





Foto nr.: 27

*Français Collection Historique du Timbre-Poste Français Collection*

## SOLESMES ABBAYE SAINT-PIERRE



SAINT-PIERRE DE SOLESMES  
UNE SAINTE FEMME

A Solesmes, près de La Flèche, aux confins du Maine et de l'Anjou, un monastère bénédictin avait été fondé au XI<sup>e</sup> siècle; détruit lors de la guerre de Cent Ans, il fut reconstruit plus tard par des prieurs grands amateurs d'art. Vendu comme bien national, le prieuré, en 1833, fut racheté par un enfant de Solesmes: Dom Guéranger fut le restaurateur des bâtiments, mais aussi le rénovateur de «l'esprit bénédictin» et de la musique liturgique, le «chant grégorien». L'abbaye ayant été érigée, pour l'ordre de Saint-Benoît, chef de la Congrégation de France, Dom Guéranger, premier abbé de Solesmes, en devint le supérieur jusqu'à sa mort en 1875. Ce qui demeure des bâtiments datant de Colbert fut considérablement augmenté pour le retour des moines en 1922. On voit se profiler au fond de la composition l'aspect «médiéval» de ces masses imposantes dominant le cours de la Sarthe. L'église abbatiale, édifiée aux XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles, présente des caractères romans, mais le chœur est flamboyant, avec des stalles aux dossiers ornés de têtes en bas-relief. La principale richesse artistique de l'église réside dans le transept, dont les deux croisillons sont peuplés de groupes sculptés, non plus en bois, mais en pierre: ils sont célèbres sous le nom traditionnel de «Saints de Solesmes». Du côté de l'Evangile, des scènes inspirées de la vie, de la mort et de la glorification de la Vierge sont attribuées à Germain Pilon. En face, sous des niches ouvragées, une voûte basse abrite, dans un enfoncement profond de quatre mètres, une saisissante représentation de l'Ensevelissement du Christ. Autour du sépulcre, sont réunis quatorze personnages en grandeur nature, et parmi eux, au premier plan, ses vases d'aromates à ses pieds, une Marie-Madeleine éplorée, dont la figurine reproduit l'expression de recueillement douloureux. On vient à Solesmes pour ces chefs-d'œuvre de la sculpture de la Renaissance, mais aussi pour les offices et le chant des heures canoniales, célébrés par une communauté monastique, conçue par son rénovateur comme «société de la louange divine». Elle le fait dans le plus pur «grégorien» qui, sans remonter au pape Grégoire le Grand, mort en 604, date au moins du XI<sup>e</sup> siècle. On le trouve transcrit en notes carrées ou losangées qu'on voit ici, détachées selon le mode syllabique, ou liées en «neumes», pour une émission «d'un seul souffle». Les moines de Solesmes en étudient les vénérables transcriptions dans un Atelier de Paléographie musicale dont ils publient les travaux à l'intention des spécialistes; mais leur écoute, grâce aux disques, s'élargit au plus vaste public, gagné par leur exécution irréprochable de cette «musique de l'âme».





Foto nr.: 28

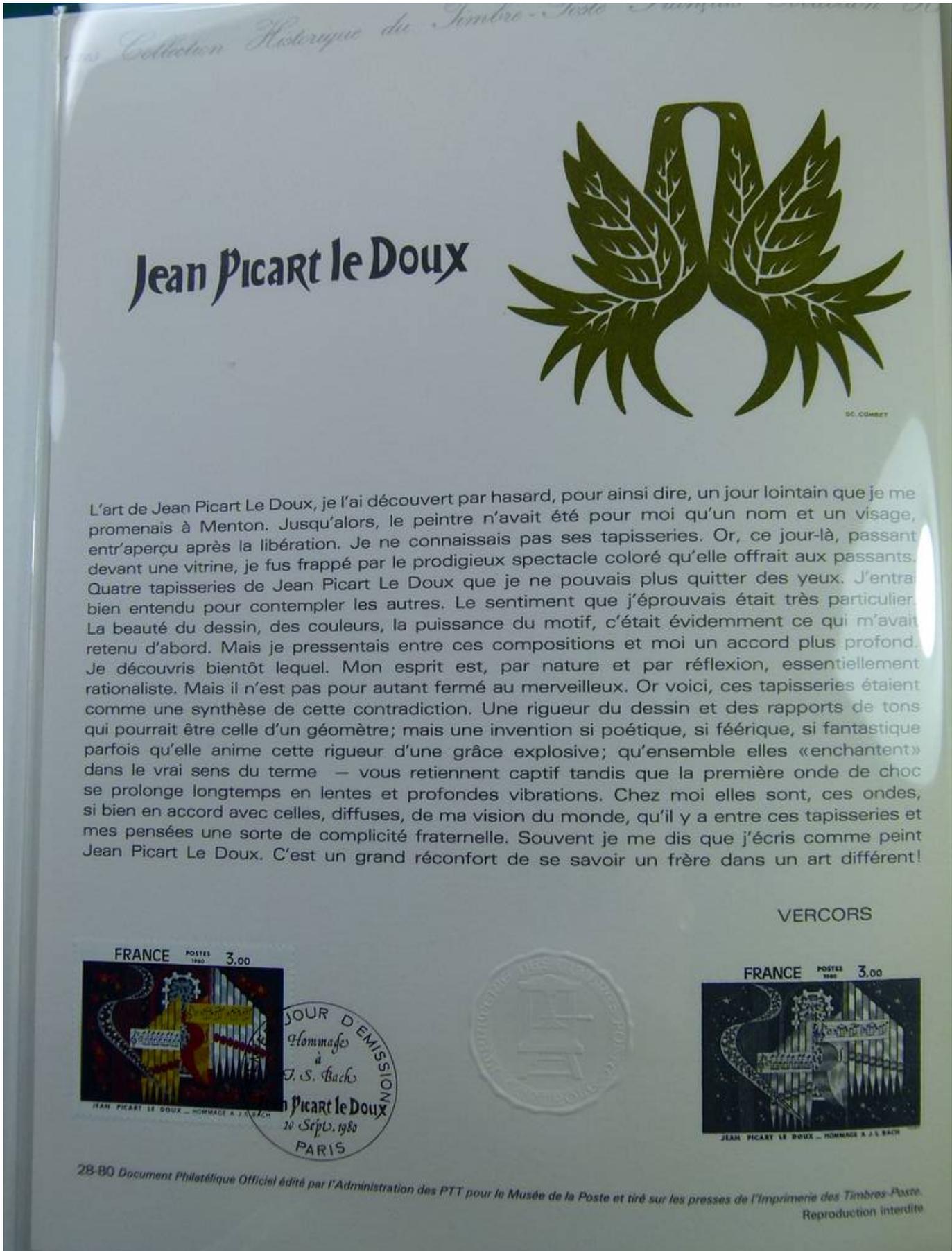




Foto nr.: 29





Foto nr.: 30

## PIERRE PAUL DE RIQUET (1604-1680)



La tradition attribue à Charlemagne le grand dessein de relier l'Atlantique à la Méditerranée par une voie navigable. François 1<sup>er</sup>, Henri IV, Louis XIII y songèrent aussi, mais durent renoncer à une entreprise gigantesque pour l'époque. Elle imposait, en effet, de creuser, à travers les coteaux du Languedoc, un canal de plus de deux cents kilomètres; et le problème majeur était de l'alimenter en eau au point le plus élevé, le «seuil de Naurouze», à 189 mètres d'altitude. Le génie de Pierre Paul de Riquet, né en 1604 à Béziers dans une famille d'origine florentine, triompha de toutes les difficultés et donna à la France le Canal des Deux Mers. Riquet et ses collaborateurs ont étudié le terrain au cours de ses voyages de Directeur des Gabelles du Languedoc et de travaux de drainage sur ses terres du Lauragais. Il a défini un tracé, étudié la question des écluses et de l'alimentation en eau. Il expérimenta celle-ci en faisant creuser l'ébauche d'une «rigole» destinée à recueillir les ruisseaux du versant ouest de la Montagne Noire et à remplir le vaste bassin de Saint-Ferréol: ce réservoir distribuerait ensuite l'eau aux écluses de Naurouze selon les besoins de la navigation. Ses plans convainquirent Colbert et le roi, mais il attend quatre ans l'autorisation de commencer les travaux, dont il partage les frais avec l'Etat, et qu'il mène à bonne fin en moins de 15 ans. Durant tout ce temps, Riquet est à la fois homme de contact avec le pouvoir, financier et chef de service, géomètre et hydraulicien, mais aussi homme de terrain et chef de chantier à la tête de 8000 à 12000 travailleurs qu'il anime. Car Riquet fut aussi un homme de caractère, qui avait engagé dans l'entreprise son énergie et sa persévérance, sa fortune et sa santé: l'œuvre arrivait à son terme quand il s'éteignit à Toulouse, le 1<sup>er</sup> octobre 1680, épuisé et ruiné. C'est donc sans son créateur que fut inauguré, sept mois plus tard, ce Canal Royal du Languedoc, de 241 kilomètres de long, marqué par 100 écluses, 38 ponts, 4 aqueducs, de longues amenées d'eau et un imposant barrage-réservoir. L'ouvrage l'emportait, par l'ampleur et la perfection technique, sur tout ce que l'on réalisait à l'époque; il souleva l'admiration de l'Europe entière, et marquait une importante date française, inaugurant le moderne «aménagement du territoire». Après avoir rendu longtemps les plus grands services, le Canal du Midi fut concurrencé par le rail et la route. Mais il est toujours vivant, économe, apte aux gros transports; les travaux de restauration et de modernisation en cours l'ouvrent à un trafic qui ne cessera de s'accroître dans l'avenir.

1,40<sup>0,30</sup>



1,40<sup>0,30</sup>



PIERRE PAUL DE RIQUET 1604-1680 FRANCE

PIERRE PAUL DE RIQUET 1604-1680 FRANCE



Foto nr.: 31

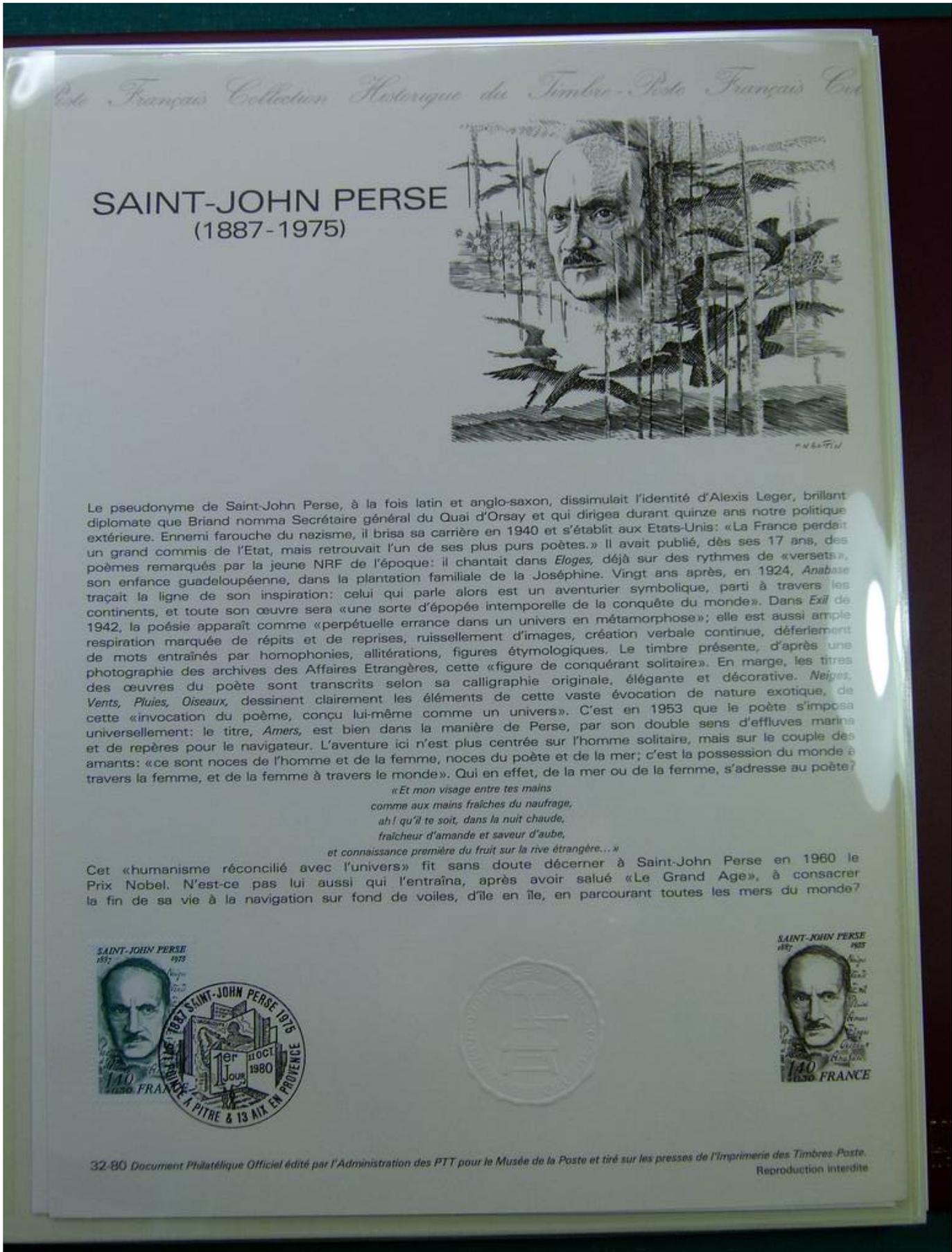




Foto nr.: 32





Foto nr.: 33

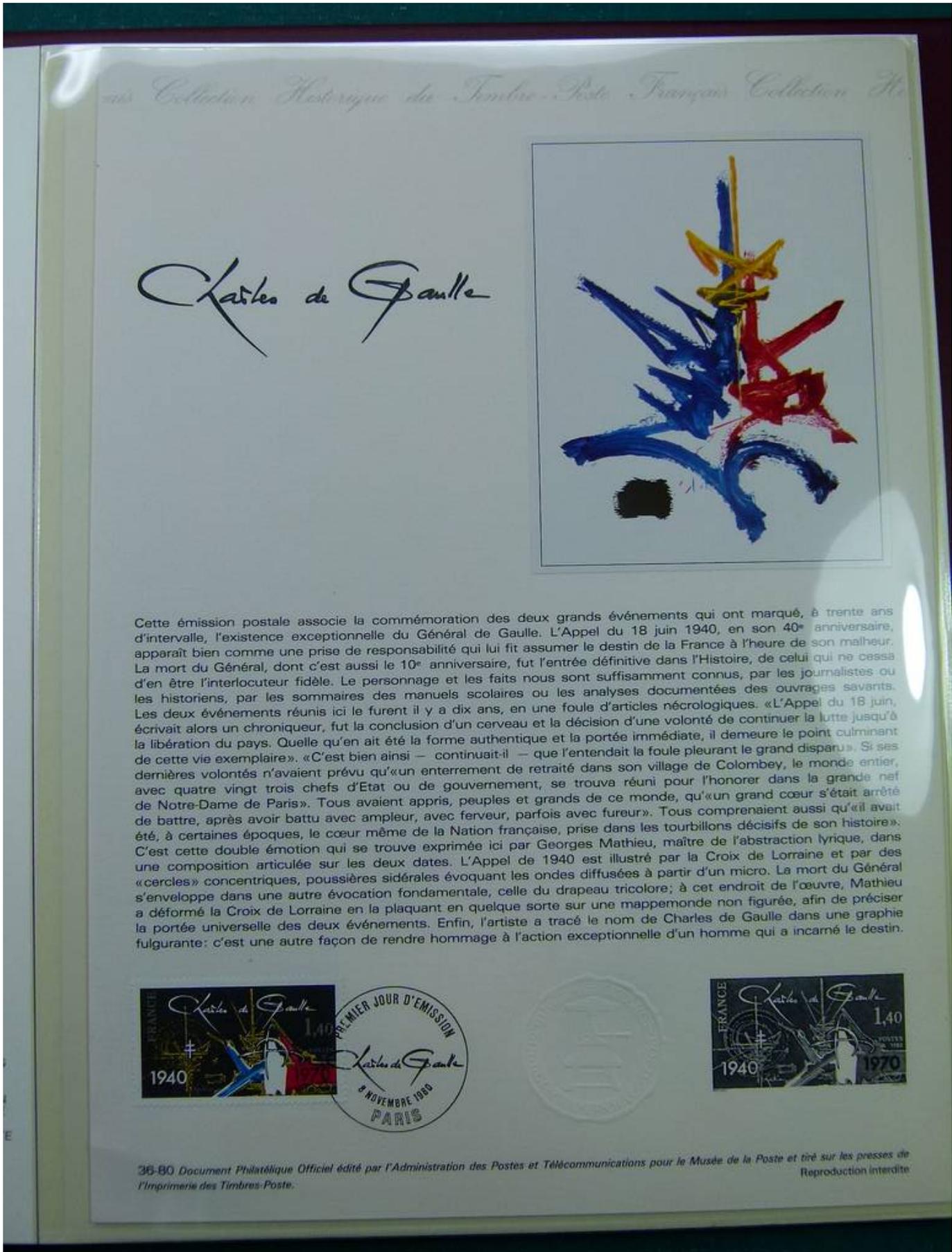




Foto nr.: 34

## LOUIS LE NAIN

*"La famille de paysans" (détail)*



*La famille de paysans*  
MUSEE DU LOUVRE

LACAGUE SC

Les travaux d'un illustre conservateur en chef du Musée du Louvre, disparu en 1939, ont un peu éclairci « le mystère Le Nain »: les trois frères ne signaient leurs œuvres, quand ils le faisaient, que de leur unique patronyme. Les dates aventureuses ont ensuite cédé aux faits: Antoine, Louis et Mathieu Le Nain sont nés successivement à Laon vers 1600 - 1610; venus à Paris en 1629, ils exécutent en leur atelier commun les commandes de riches amateurs. L'attribution de telle œuvre à l'un d'eux ne fait pas l'unanimité de la critique; celle-ci reconnaît pourtant, entre les « aimables talents » de deux peintres de genre, les « dons supérieurs » de Louis qui mourra en même temps que son aîné en 1648, tandis que le plus jeune survécut jusqu'en 1677. Les brumes persistaient encore en 1939, à l'Hôtel Drouot: une vente y proposa, sans mention spéciale, un Le Nain qui fait maintenant partie d'une œuvre exposés au Louvre, avec *La charrette*, *La forge*, et justement *La famille de paysans* où se détache avec une intéressante figure reproduite ici. Louis Le Nain est en effet l'auteur reconnu de ces célèbres scènes de genre. Elles correspondaient à un certain goût de l'époque, qui hésitait entre les tendances du maniérisme de la fin de l'époque, et les amorces du classicisme. La manière de ces « gueuseries », d'où Le Nain bannit d'ailleurs toute « gaillardise », se rattache au réalisme de Caravage, et à celui des Flamands, voisins du Laonnois, Téniers, Bruegel ou Van Laer, surnommé Bamboccio. En peignant ainsi des scènes à personnages graves, entourés de natures mortes, Louis Le Nain « donnait au réalisme ses lettres de noblesse », et marquait un courant de peinture qui se prolongera par Chardin et Millet. Présentait-il ainsi « une façade d'ordre, de stabilité et de religion qui plairait au pouvoir », ou « une dénonciation misérabiliste de la condition d'animaux farouches », qui furent évoqués par La Bruyère et gravés par Jacques Callot? La réponse n'affecte pas les qualités originales du peintre, et d'abord la profondeur de son analyse, qui scrute des regards marqués à la fois par le poids de la fatigue et par la vigilance silencieuse d'une vie secrète. Cette intensité du rendu expressif, la sobriété contrôlée d'une palette de gris et d'ocres, l'harmonie de la composition et des éclairages, donnent, a-t-on dit, à l'art de Louis Le Nain « une majesté sans artifice qui le place enfin aux côtés de ses plus illustres contemporains, Poussin, Philippe de Champaigne ou Georges de La Tour ».





Foto nr.: 35





Foto nr.: 36

*français Collection Historique du Timbre-Poste Français Collection*

## Stalles de la Cathédrale d'Amiens

### SERIE « CROIX-ROUGE »



*Laban recevant un message*

STALLE XIV S. CATHÉDRALE AMIENS

La cathédrale d'Amiens, construite de 1220 à 1280, est considérée par les spécialistes comme « l'exemple le plus achevé de l'art gothique à son apogée », pour son architecture et pour les sculptures de ses portails et de ses chapelles. A l'art visionnaire des tympans romans, dominés par le Dieu de l'Apocalypse, le gothique opposait un « humanisme apaisé » qui s'exprime notamment par une statuaire plus souriante. Cette tendance décorative s'accroît avec le « Flamboyant », en particulier dans l'aménagement intérieur, limité au chœur (à Poitiers, par exemple), à quelques sièges autour du sanctuaire. Au seuil du XVI<sup>e</sup> siècle, le chapitre d'Amiens (comme ceux d'Albi ou de Tréguier), commanda pour le chœur un vaste ensemble de stalles à sculpter dans le bois, 62 sur la rangée du haut pour les chanoines, 48 sur la marche inférieure pour les desservants des chapelles et pour les chantres. Des marques gravées dans le gros œuvre retiennent les noms des cinq « entailleurs d'images », dont se détachent Alexandre Huet et Arnould Boulin. Elles précisent aussi les dates, 1508 et 1522, entre lesquelles fut exécuté ce chef d'œuvre de la sculpture sur bois. Il est taillé dans le chêne massif, tous les assemblages étant réalisés par tenons et mortaises. Il façonne les dais, dorsaux, accoudoirs, « jouées » délimitant les sièges et « miséricordes » ménageant des appuis quand ceux-ci sont relevés. Un thème unique se déroule tout au long du chœur, inspirant une suite de scènes de l'histoire biblique, depuis la Création jusqu'à la vie du Christ. Il est marqué par le souci d'affirmer la concordance entre l'Ancien et le Nouveau Testament, celui aussi de retracer l'histoire de l'humanité selon la typologie médiévale. Mais ces artistes religieux sont aussi des « huchiers picards », réalistes et populaires: ils habillent les personnages bibliques comme leurs contemporains dont ils reproduisent, fidèles documentaires, l'existence bourgeoise ou rurale dans son déroulement quotidien. Ainsi, les « années d'abondance », évoquées dans la Genèse, sont rappelées ici par le remplissage d'un grenier où monte un paysan pliant sous un lourd sac de grain. Ainsi, la découverte de la « Terre promise », racontée au Livre des Nombres, est illustrée par une grappe monumentale que portent, à la mode d'alors, deux robustes Picards. Malgré la proximité de la Renaissance, ces sculpteurs n'ont rien rompu l'unité de style de l'édifice gothique. Ils l'ont enrichi de scènes religieuses, traitées selon la grande tradition médiévale, dans ce qu'elles ont de plus familier avec les travaux des hommes de leur temps.



FRANCE 0.30



FRANCE 0.30



FRANCE 1.40-0.30



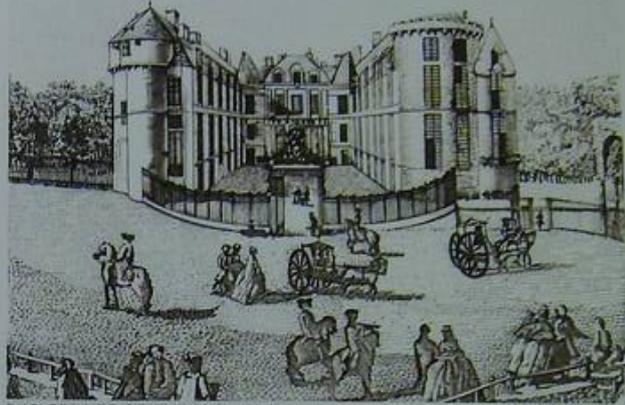
FRANCE 1.20-0.30

39-80 Document Philatélique Officiel édité par l'Administration des Postes et Télécommunications pour le Musée de la Poste et tiré sur les presses de  
Reproduction interdite



Foto nr.: 37

## RAMBOUILLET



D'AP. GRAVURE DE RIGAUD (XVIII<sup>e</sup> S.)

G. Healy

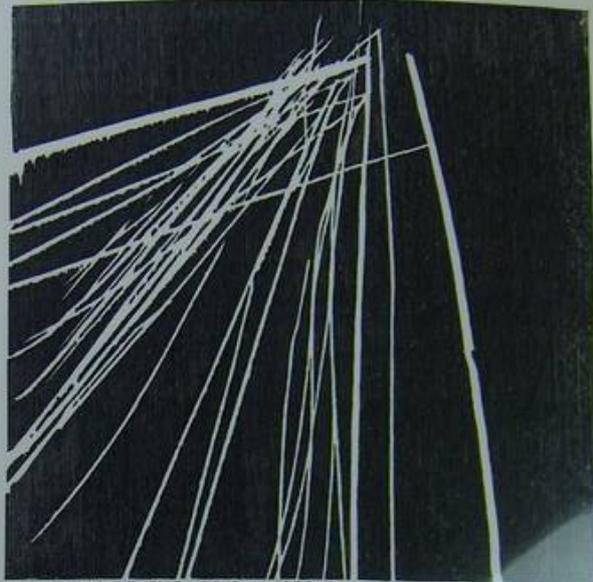
La ville de Rambouillet, située à une cinquantaine de kilomètres au sud-ouest de Paris, est entourée d'une magnifique forêt, important vestige du massif des Yvelines qui couvrait autrefois toute la région. La chasse, activité normale des grands au Moyen Age, justifia très tôt ici la construction d'un manoir. Il devint, au XIV<sup>e</sup> siècle, un château reconstruit, sur un plan triangulaire, par Jean Bernier, prévôt des marchands de Paris. Ce fut ensuite le fief de la famille d'Angennes, où François 1<sup>er</sup> s'arrêta au cours d'une chasse en 1547. Il y tomba malade et y mourut en quelques jours. Après lui, tous les rois de France, grands chasseurs, vinrent en ces lieux. Louis XIII érigea Rambouillet en marquisat pour Charles d'Angennes, époux de Catherine de Vivonne, plus connue sous le nom de marquise de Rambouillet. Elevée à Rome, où son père était ambassadeur, cette femme raffinée fut rebutée par le laisser-aller de la Cour. «L'incomparable Arthénice» promut alors en son hôtel parisien une réforme des mœurs et de la langue qui sera exagérée par les «Précieuses» et ridiculisée par Molière. Son gendre, le duc de Montausier, modèle, dit-on, de l'Alceste du Misanthrope, fut le premier à embellir le domaine. A ses successeurs sont dues bien des constructions, au Palais et dans ses alentours, notamment la laiterie offerte à Marie-Antoinette par Louis XVI qui acheta le domaine en 1783. Extensions des bâtiments et aménagements des appartements, et forcément juxtaposition des styles, ont donné à l'ensemble de l'édifice un caractère disparate. Rambouillet fut négligé par Louis-Philippe qui le loua. Le château n'a connu sa renaissance qu'en devenant, sous Félix Faure, résidence d'été des présidents de la République. Le visiteur, accédant par la cour d'honneur, se trouve en face d'un édifice en équerre, où s'encastre la tour François 1<sup>er</sup> à créneaux et mâchicoulis, tous ces bâtiments ayant fait l'objet de rénovations et de transformations. La façade présentée ici donne sur le canal: c'est la plus riante, bien que fort remaniée vers 1821 par l'adjonction de tourelles à poivrière. Ce palais est l'un des cadres prestigieux où le Chef de l'Etat accueille les souverains étrangers; c'est aussi le cœur du domaine présidentiel, où les hôtes de marque vont chasser dans les célèbres «tirés de Rambouillet».





Foto nr.: 38

## Hans HARTUNG



D'AP GRAVURE SUR BOIS H 1973-21

BETEMPS SC

La série artistique nous présente ici une œuvre originale de l'un des plus grands représentants de l'art abstrait, un homme de notre temps dont il faut dire, malgré sa modestie, que la destinée est exemplaire. Né en 1904 à Le Mans, Hans Hartung s'exalte très tôt pour l'astronomie et la vie mystique; puis il se passionne pour le dessin et la peinture. Ses traits et ses taches noires ou colorées s'éloignent complètement, dès 1922, de toute figuration. Il est attiré en France par la découverte de la peinture de Braque, Picasso et bien d'autres. Il étudie tous ces courants pour revenir au sien. Suspecté en Allemagne par les nazis et violemment interrogé par la Gestapo, il réussit à quitter définitivement l'Allemagne en 1935. Deux fois engagé dans la Légion étrangère en 1939 puis en 1943, il est grièvement blessé près de Belfort. Il perd sa jambe droite. A la fin de 1945, il recommence à peindre. Son œuvre s'avère capitale dans l'histoire de la peinture contemporaine. Le timbre émis en l'honneur de Hartung reproduit l'une de ses toiles des années cinquante. *Il s'agit, a-t-il expliqué, d'un état émotionnel qui me pousse à tracer, à créer certaines formes, afin d'essayer de transmettre et de provoquer une émotion semblable...* Écoutons encore Hans Hartung parler de ses taches abstraites, dont il avait le goût dès l'âge de vingt ans: *Quelle joie, sans être asservi à la réalité, de les laisser libres de jouer entre elles, d'acquérir leur propre expressivité, leurs propres relations, leur autonome dynamisme...* De telles déclarations situent bien Hartung au départ du «tachisme», de «l'action painting», de «l'abstraction lyrique», et montrent la place qu'il occupe, depuis soixante ans, dans la naissance des grands mouvements picturaux du XX<sup>e</sup> siècle.





Foto nr.: 39





Foto nr.: 40



02-81 Imprimerie des timbres-poste Parigieux



Foto nr.: 41





Foto nr.: 42

JACQUES OFFENBACH



...mission vient en quelque sorte clôturer les manifestations, expositions, concerts et représentations qui  
...ué, cette année, le centenaire de la mort du célèbre compositeur Jacques Offenbach. Jacob Eberst, dont  
...ait déjà pris le patronyme de son lieu d'origine, Offenbach-sur-le-Main, naquit à Cologne en 1819. Il en partit  
...de quatorze ans pour se perfectionner au Conservatoire de Paris dans la classe de violoncelle, instrument  
...lequel il s'était acquis une belle renommée de virtuosité. C'est cet instrument qu'il tint à la salle Favart, avant  
...de devenir chef d'orchestre à la Comédie Française, pour les musiques de scène et d'entracte. Il obtint, en 1855,  
...l'autorisation d'ouvrir son propre théâtre. Aux Bouffes Parisiens, puis sur différentes scènes, Offenbach, désormais  
...naturalisé Français, signera de son nouveau prénom Jacques, en une vingtaine d'années, une centaine d'opérettes,  
...la plupart en un acte. Il s'était converti au catholicisme pour épouser la fille d'un général «carliste». Herminie Mitchell,  
...sa femme, sera l'adroite gestionnaire de leurs affaires. Il découvre aussi une Bordelaise, de même origine que lui: il  
...fera d'Hortense Schneider «la reine de l'opérette». La série de ses œuvres majeures s'ouvrit en 1858 par *Orphée aux  
Enfers*. Qu'il suffise ensuite de citer *La Belle Hélène*, *La Vie Parisienne*, *La Grande Duchesse de Gérolstein*, *La Périhole*,  
...toujours jouées avec succès. Le compositeur était devenu le Parisien à la silhouette et au lorgnon célèbres, le musicien  
...favori de l'empereur qui le décora de la Légion d'honneur. Ses airs s'entendaient lors des défilés militaires et dans  
...les cafés à la mode, aux bals des Tuileries et dans les concerts populaires. La défaite de 1871, la Commune et la chute  
...de l'Empire éprouvèrent la frivole société parisienne ainsi que son musicien de prédilection. Celui-ci, mal rétabli au  
...théâtre, mourra en 1880 sans avoir pu terminer *les Contes d'Hoffmann*. Le public du temps découvrirait, sous des masques  
...transparents, exaltation ou critique de la «fête impériale». Mais ce qui demeure, c'est l'œuvre d'un musicien exigeant  
...pour lui-même et pour ses interprètes, son sens de l'humour, sa verve, et les mouvements scéniques endiablés  
...qu'il a créés. En face de ces opérettes, modèles du genre, nos contemporains n'ont pas tort de se laisser emporter  
...par ce qu'un chroniqueur d'alors appelait «un art consommé de la mélodie et du rythme, ces deux ailes de la danse».



04-81 Document Philatélique Officiel édité par l'Administration des Postes et Télécommunications pour le Musée de la Poste et tiré sur les presses de  
l'Imprimerie des Timbres-Poste.  
Reproduction interdite



Foto nr.: 43

*Français Collection Historique du Timbre-Poste Français Collection*

## ALBERT GLEIZES



JUMÉLET SC. D'AP AUTO PORTRAIT 1919  
COLL. MUSÉE D'ART MODERNE DE LA VILLE DE PARIS

Le tableau «Composition 1920/23» fut ainsi intitulé et daté par Albert Gleizes lui-même, dont ce timbre marque le centenaire de la naissance. Le Musée National d'Art Moderne, qui l'expose au Centre Pompidou, suggère le sous-titre «L'Écuyère», interprétation figurative d'une œuvre dont on sent l'évolution vers l'abstraction à partir d'un cubisme issu directement des ultimes recherches de Cézanne. Albert Gleizes est né en 1881 à Paris dans une famille d'artistes. Dans l'atelier de son père, il dessine d'abord des modèles de tissus; puis, avec Duhamel, Romains, Vildrac, il fonde à Créteil le «Groupe de l'Abbaye», qui veut opposer aux tendances «bourgeoises» un art dynamique et moderne. Les jeunes artistes réagissent alors contre l'impressionnisme, ses «négligences» de la forme et de la construction et contre le Fauvisme, ses «orgies» de couleurs, ses improvisations, ses penchants décoratifs ou expressionnistes. Autour de Gleizes, ils se réclament de Cézanne et de ses études de volumes. Leur manière se découvrira proche de celles de Braque et de Picasso; c'est grâce à cette «seconde vague» d'artistes que le public aura la révélation du Cubisme, qui fut très vite mieux compris à l'étranger qu'en France. L'événement parisien s'est produit en 1911, au Salon des Indépendants, où Gleizes s'était uni à Le Fauconnier, Léger, Delaunay et Metzinger qui signera avec lui, l'année suivante, un premier essai «Du Cubisme». Il s'agissait, écrit Bernard Dorival, d'un art que définissent la géométrie des figures et des objets, et la tendance à les fragmenter pour mieux les analyser en plans se compénétrant, dans un espace de plus en plus court, en un chromatisme sans cesse plus réduit et plus discret. La guerre de 1914-1918, durant laquelle Gleizes fut mobilisé, puis réformé, consumma, selon le mot d'Apollinaire, «le Cubisme éclaté». Le peintre continua alors son évolution vers une expression encore figurative mais déjà abstraite. Les inquiétudes du temps et les aspirations à une plus grande discipline, ainsi que sa conversion au catholicisme, ont conduit Gleizes à fonder, en 1927, des groupements artisanaux d'artistes, et à se consacrer à la rénovation de l'art sacré, en concevant de vastes compositions murales. C'est en 1953, près de Saint-Rémy-de-Provence, que disparaîtra ce peintre de la composition et du rythme, qui continuait de chercher, par ce qu'il appelait ses «translations» de plans obliques, ou ses «rotations» d'impulsions calculées, l'expression de la vie et du mouvement de l'univers.



05-B1 Document Philatélique Officiel édité par l'Administration des Postes et Télécommunications pour le Musée de la Poste et tiré sur les presses de l'Imprimerie des Timbres-Poste. Reproduction interdite



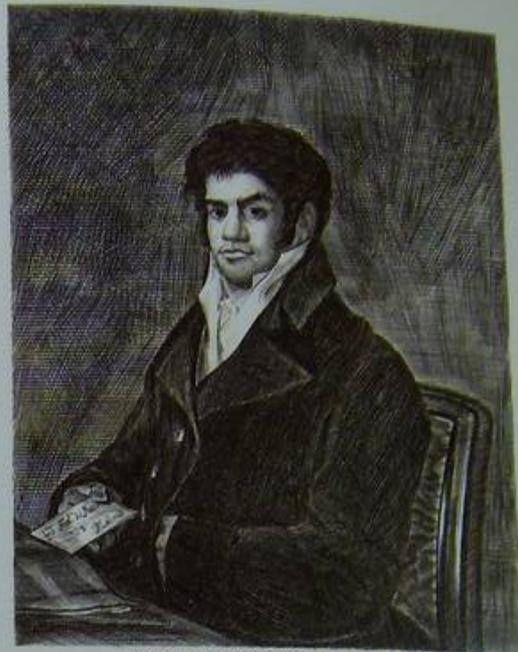
Foto nr.: 44

JOURNEE DU TIMBRE

1981

« La Lettre d'Amour »

GOYA



PORTRAIT DE FRANCISCO DEL MAZO PAR GOYA  
MUSEE GOYA, CASTRES

Poursuivant une «thématique épistolaire», inaugurée l'an dernier, la «Journée du Timbre 1981» est illustrée par le motif central d'un célèbre tableau de Goya. Le titre qui est souvent donné à cette œuvre, *La Lettre d'amour*, ne saurait éclipser une signification plus profonde: en peignant, vers 1812, les deux toiles qui sont au Musée de Goya les intitula «Les Jeunes» et «Les Vieilles». Sur la seconde, deux créatures décrépites, dignes d'une scène baroque de Fellini, se regardent dans un miroir. Pour le peintre visionnaire, elles sont déjà ce qu'elles deviendront à leur tour «Les Jeunes», heureuses et insouciantes. *Ces tableaux*, écrit Malraux, *se prolongent dans le temps et le mystère, comme s'ils n'étaient que l'empreinte laissée par le surnaturel*. Mais regardons l'œuvre. Sur la première figurine, l'ombrelle estompe la mère ou la compagne, indifférente ou agacée, tandis que la jeune beauté se complaît dans la lecture du message, illuminée par un sourire qu'elle adresse peut-être à l'absent, ou qui traduit le bonheur de sentir son propre pouvoir. Les personnages se détachent sur une scène de rue: alentour, chacun vit de son côté, les laveuses bavardent, un groupe juvénile musarde; seul, le jeune chien, réclamant sans doute une caresse oubliée, s'accroche à la robe de sa maîtresse. Peinture de mœurs aristocratiques ou bourgeoises? Goya ne donne pas à ses femmes la distinction des Parisiennes de «L'Enseigne de Gersaint», ni le maintien des ménagères dans les intérieurs de Chardin. Peu lui importe la société: il vise les rapports de couleurs, irréductibles à un système. Sachons gré à cet historien de l'art qui nous rappelle que *la beauté picturale n'est pas celle du sujet traité, naturel ou humain, mais celle de la peinture en soi, de la matière et de la manière, celles d'un maître*. Il nous fait remarquer ici la qualité de la lumière. Mise en valeur par l'ombre voisine, elle sculpte le buste, nimbe l'ovale du visage, approfondit le regard. Il souligne la virtuosité des laques qui lissent le premier plan, tandis qu'une pâte crayeuse éclabousse les surprenantes falaises du fond: ce sont là des rencontres qui font parler de la «jubilation» du très grand peintre. L'Essai sur Goya d'André Malraux se referme sur une simple phrase: *Ensuite, commence la peinture moderne*. De telles œuvres, lues, comme on dit, à plusieurs degrés — sentimental, philosophique, pictural — font pressentir, en définitive, la recherche très proche de la couleur pure.





Foto nr.: 45





Foto nr.: 46





Foto nr.: 47

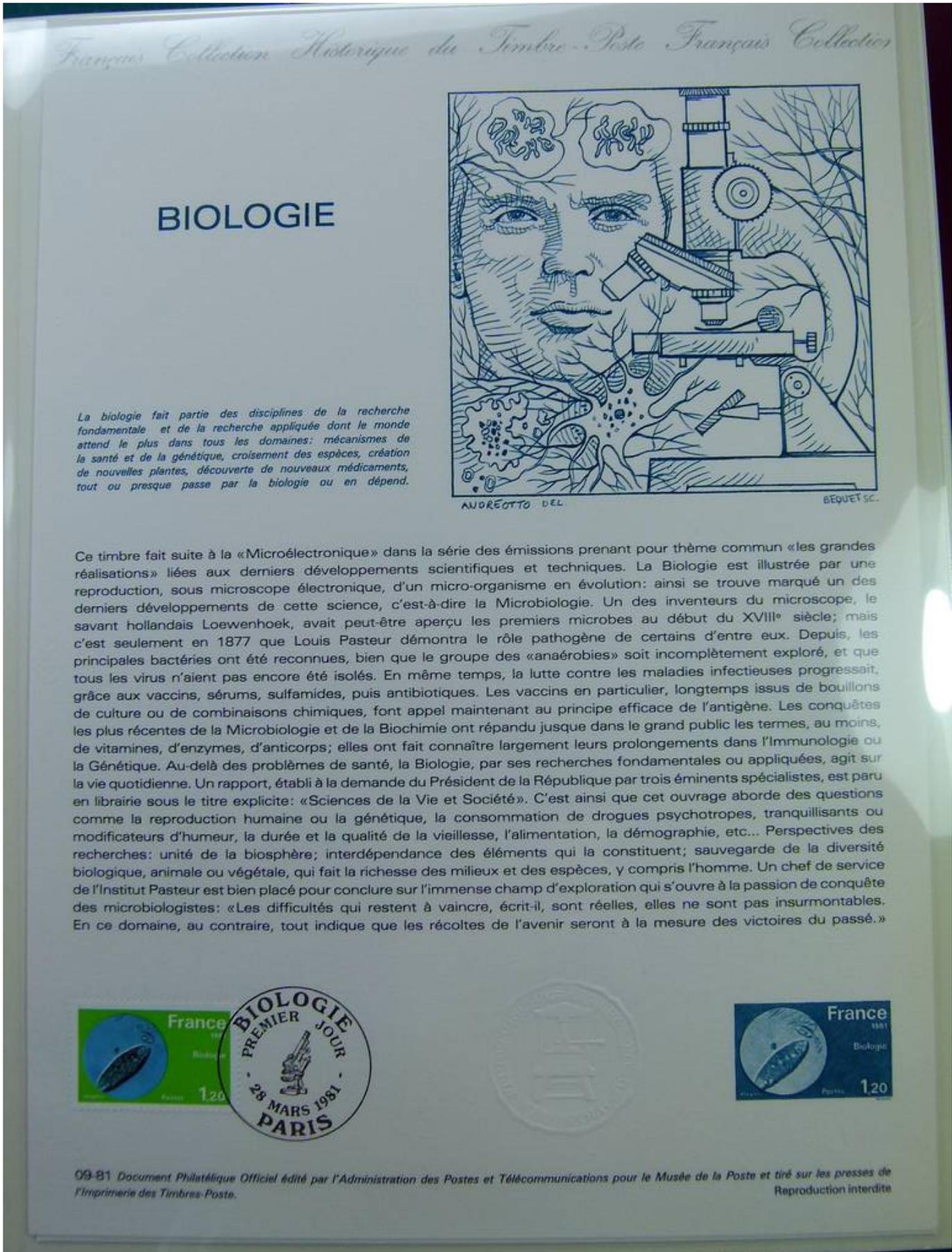




Foto nr.: 48

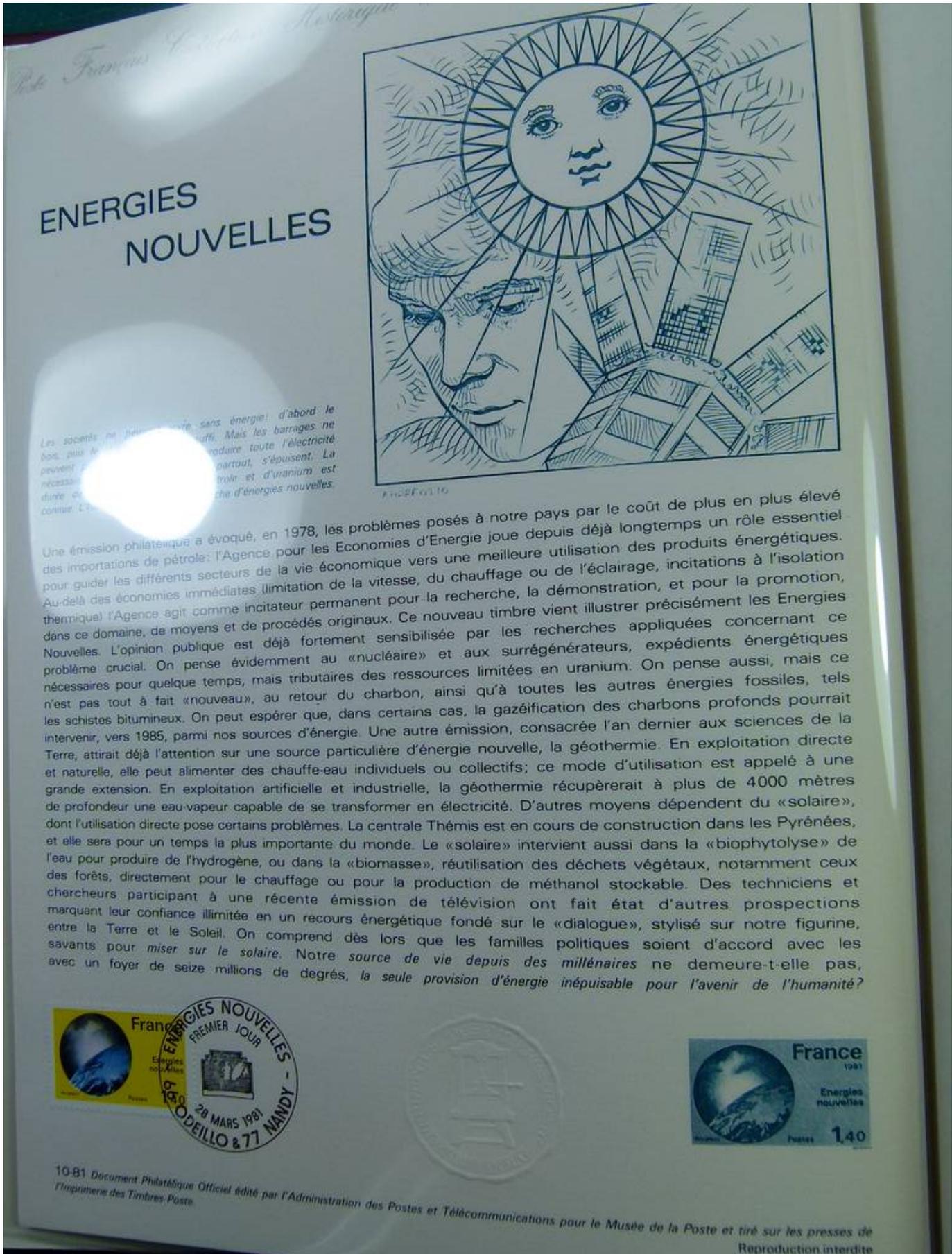
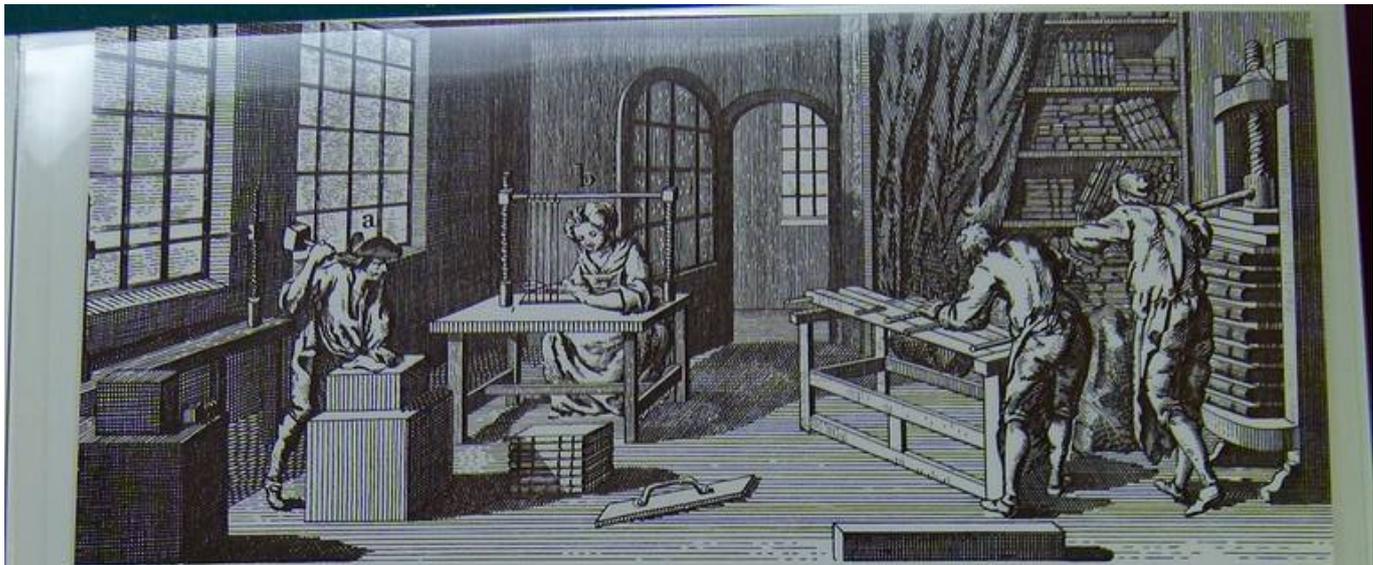




Foto nr.: 49



C. Heery.

d'ap. Encyclopédie de Diderot

## LA RELIURE

*Conserver l'écrit: ce fut le souci et l'ouvrage des premiers scribes, qui enfermèrent les manuscrits dans des rouleaux de peau, de bois ou des cylindres de métal. Ce fut ensuite un art lié à ceux de la miniature, de la ferronnerie et de l'orfèvrerie. Aujourd'hui, la reliure appartient aux métiers nobles qui ont peu à peu décliné et qu'il faut sauver.*

Cette émission consacrée à la Reliure s'inscrit dans une double perspective: revalorisation du travail manuel et de l'artisanat, sauvegarde et enrichissement de notre Patrimoine. Toutes les reliures, surtout celles qui passent par différentes mains (comme celles, par exemple, qui ont été exposées récemment à la Bibliothèque Nationale), nécessitent en effet nombre de préparations réclamant la minutie et l'habileté de l'artisan. Débrochage et séparation des cahiers précèdent un premier passage sous une presse comme celle qu'on voit ici. Le «grecquage» permet ensuite de percer les trous par où passeront les fils destinés à retenir, rassembler et coudre les cahiers. Après l'encollage, ils sont de nouveau soumis à la presse; puis, les côtés sont rognés avant mise en forme du dos. Derniers apprêts: le découpage au format des cartons et de la toile, faux-dos, couverture et pose des gardes. Ces opérations, communes pour une reliure ordinaire, ne sont en fait qu'une préparation lorsqu'il s'agit d'habiller artistiquement un ouvrage rare ou précieux. Savoir-faire et création s'associent alors dans le travail des peaux (mouton, chèvre ou veau), dans le «grand art» du parchemin ou du maroquin, dans le fini des gardes intérieures qui peuvent être de soie ou d'agneau-velours. L'art contemporain de la reliure prend la suite des évangéliques du Moyen Age, des dorures de Venise, des motifs et semis de la Renaissance, des «fanfares» classiques, des «cathédrales» et «arabesques» romantiques. Peu connue du vaste public, puisqu'elle est destinée aux rayons des grandes bibliothèques ou aux collections des riches amateurs, la reliure prolonge et enrichit le livre d'une invention plastique autonome. Sa diversité va du dépouillement «janséniste» au décor par empreinte des fers, des compositions géométriques ou mosaïquées aux recherches chromatiques, des oppositions «mat-brillant ou lisse-grenu» aux «plats» creusés ou rehaussés, avec des effets de lumière renforçant la présence du livre comme objet à trois dimensions. Artisans mais véritables artistes, issus des «Arts Déco» ou de l'Ecole Estienne, les relieurs se plaignent d'être trop peu nombreux. Rappelons donc qu'il existe à Paris, depuis 1976, un Centre d'Information sur les Métiers d'Art. Son Directeur, qui est aussi le Conservateur du Musée des Arts Décoratifs, reproche avec humour une certaine ambiguïté au terme de métier d'art, comme s'il pouvait y avoir, dit-il, art sans métier, et métier sans art!



13-81 Document Philatélique Officiel édité par l'Administration des Postes et Télécommunications pour le Musée de la Poste et tiré sur les presses de l'Imprimerie des Timbres-Poste.

Reproduction interdite



Foto nr.: 50

*Poste François Collection*

# NÎMES

*Nîmes a deux mille ans. Cette ville magnifique déploie toutes les richesses de son passé pour le bonheur de tous: les Arènes, la Tour Magne et surtout, la Maison Carrée en font une ville témoin de la grandeur et de l'élégance de l'Antiquité.*



Mosaïque antique (détail) Musée des Beaux Arts - Nîmes

*Admète vient demander au roi Pélias la main de sa fille Alceste.*

Le berceau de Nîmes, qui fête en 1981 ses deux mille ans d'existence, est le beau jardin de la fontaine, agrémenté au XVIII<sup>e</sup> siècle de bassins et de canaux, de terrasses et d'escaliers les bordant de balustrades qui soulignent l'harmonieux dessin de l'ensemble. La ville doit en effet son origine et son nom à cette fontaine, et à son génie tutélaire Nemausus. Sa fondation officielle est attestée en l'an 19 avant Jésus-Christ, lorsque l'empereur Auguste installa, dans ce site romain, depuis cent ans, des «vétérans reconvertis dans l'agriculture». La jeune cité, Colonia Augusta Nemausus, fut comblée de largesses. Elle était entourée d'une enceinte dont il ne reste que la Tour Magne. L'apogée de la civilisation antique se situe au II<sup>e</sup> siècle, sous les Antonins, dont le plus célèbre est l'empereur Hadrien, le héros d'un roman de Marguerite Yourcenar. De cette époque datent le Temple de Diane et les Arènes, qui servent de cadres chaque année à de nombreuses manifestations artistiques; mais le nom de Nîmes reste toujours associé à celui du bâtiment qui est représenté ici, traditionnellement mais bizarrement appelé la «Maison Carrée». Son plan dessine en effet un rectangle de vingt-six mètres de long sur quinze de large, et la construction s'élève à dix-sept mètres de hauteur, toute en proportions harmonieuses. Celles-ci, et la sobriété de l'ornementation, font de la Maison Carrée le bijou de l'art romain influencé par la Grèce, et le mieux conservé de nos temples antiques. Il a pourtant subi bien des avatars, liés à notre histoire nationale et à celle de la cité, dès qu'elle eut pris assez d'importance pour exciter les convoitises: ce furent d'abord les Vandales, puis les Sarrasins qui la dévastèrent. Nîmes était devenue possession des Comtes de Toulouse quand elle fut mêlée à la Croisade des Albigeois, puis prise et annexée par le roi de France. Ses habitants, gagnés à la Réforme, eurent à souffrir des répressions contre les Camisards et surtout de l'application de la Révocation de l'Edit de Nantes. En dépit de ces péripéties et de bien d'autres, les habitants de Nîmes développèrent leurs activités traditionnelles, textile ou alimentaire, et plus tard, des industries modernes, mécaniques ou vestimentaires, ainsi que le commerce des productions si riches en ces confins de la Provence et du Languedoc, terroirs d'élection pour les vignobles et maintenant pour le tourisme. Les fêtes de ce bimillénaire seront à la mesure de cette histoire et de cette exceptionnelle richesse monumentale.



14-B1 Document Philatélique Officiel édité par l'Administration des Postes et Télécommunications pour le Musée de la Poste et tiré sur les presses de l'Imprimerie des Timbres-Poste. Reproduction interdite



Foto nr.: 51

*Français Collection Historique du Timbre-Poste Français Collecteur*

## PISSARRO

### «LA SENTE DU CHOU»

*Pissarro est l'un des peintres les plus délicats de l'impressionnisme. Il a peint la Sente du Chou à quarante-huit ans, dans la pleine maîtrise de ses moyens. Nul abus de couleur, nulle vibration excessive, au contraire: Pissarro joue avec les nuances grisées des bleus, des verts et des jaunes pour atteindre l'harmonie.*



D'AR DOC BH      PAYSANNES AUX FAGOTS      MOHVOISIN SC

Camille Pissarro naquit en 1830, de commerçants français, dans l'île alors danoise de Saint-Thomas, aux Antilles. Bachelier après des études parisiennes, il retourna aider son père: celui-ci cédera finalement à la vocation artistique de son fils. A Paris, dès 1855, il admire Corot et Courbet; il étudie dans divers ateliers. Quatre ans plus tard, il est admis au Salon, où on le voit presque chaque année jusqu'en 1870. Lié très tôt à Monet et Cézanne, il fréquente le café Guerbois, où il influence les jeunes artistes par son «métier d'aîné», par le contraste entre sa bonté calme et son esprit combatif, qui soutient un socialisme proche de l'individualisme, mais surtout sa vision «réaliste» de la nature. Sa conception de la peinture s'épanouit après la guerre, pendant laquelle il se trouve à Londres. Il abandonne alors les grands formats pour les petites toiles, plus accordées au «plein air», au détail de la touche et à son humilité devant le motif. Il travaille ainsi, de 1872 à 1881, à Pontoise avec Cézanne, tous deux peignant côte à côte, non loin de Sisley à Louveciennes et de Monet à Argenteuil: nous sommes à l'époque des grandes expositions de ceux qu'on appellera désormais les «Impressionnistes». C'est vers la fin de sa «période de Pontoise», en 1878, que Pissarro a peint *la Sente du Chou*, qui appartient au musée de Douai; mais cette toile se distingue des innombrables «routes en perspective» chères aux autres impressionnistes. Pissarro n'aime pas «les endroits trop arrangés de la nature»: il préfère, à distance des villages, les feuillages frémissants des lisières, les champs labourés ou cultivés; son ciel n'est pas espace de rêve, mais domaine des éléments, soleil fécondant ou pluies bienfaisantes. S'il fait se rencontrer un couple sur ce chemin écarté, ce n'est pas par sentimentalité rustique à la Millet: on distingue à peine les personnages, présence anecdotique qui donne seulement ses proportions à cette ample scène d'authentique vie rurale. L'essentiel, pour Pissarro, ce sont «les valeurs chromatiques affleurant des gris aux verts et aux bleus», et les touches lumineuses, «vermiculées», annonçant l'époque où il admettra, pour un temps, les théories «divisionnistes» et «pointillistes» de Seurat et de Signac. Il reviendra alors à son premier «art de la sensation» dix ans avant sa mort, en 1903, alors qu'il «vend mieux» et que sont établis ses sept enfants. De cet art, Huysmans avait bien analysé les éléments: «De l'air qui circule, un ciel sans fin, une nature palpitante, de l'eau qui s'évapore, un soleil rayonnant, une terre qui fermente et qui fume...»



15-81 Document Philatélique Officiel édité par l'Administration des Postes et Télécommunications pour le Musée de la Poste et tiré sur les presses de l'Imprimerie des Timbres-Poste.      Reproduction interdite



Foto nr.: 52





Foto nr.: 53





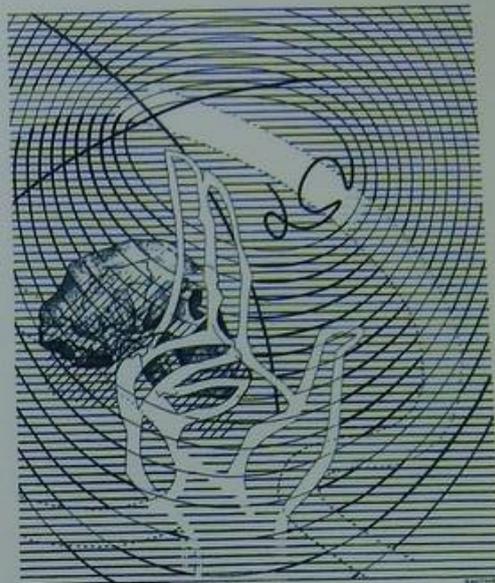
Foto nr.: 54

*Französische Collection Historique du Timbre-Poste Français Collection*

## R. P. PIERRE TEILHARD DE CHARDIN

1881-1955

*Religieux, savant et philosophe, Teilhard de Chardin est né en 1881. Célèbre pour ses ouvrages et ses positions non conformistes, mais célèbre seulement auprès des spécialistes et de ses pairs, ce théologien est mort voici plus de vingt cinq ans, presque méconnu du grand public, suspect pour l'Eglise et exilé. La postérité reconnaît pourtant aujourd'hui la lumière de ses idées, qui éclairent l'évolution de l'humanité sous le double signe de la science et de la foi.*



Pierre Teilhard de Chardin est né voici cent ans au Château de Sarcenat, près de Clermont-Ferrand. Il grandit dans cette belle demeure, entre un père naturaliste et une mère (elle était l'arrière petite-fille de la sœur de Voltaire) qui se vouèrent à élever leurs onze enfants dans des traditions de religion et de culture. Après de fortes études chez les Jésuites, le jeune homme s'engagea dans leur Ordre, mais le prêtre conserva ses curiosités de minéralogiste, déjà attiré par la préhistoire. La guerre de 1914 le mobilisa dans une infirmerie régimentaire, d'où il reviendra caporal brancardier, décoré de la Croix de guerre, de la Médaille Militaire et de la Légion d'Honneur. On le voyait alors, réfugié en des «pensoirs» précaires, où il méditait une synthèse qu'il affinera durant trente ans: *Comment est-il possible, pense-t-il déjà, qu'un croyant chrétien soit si souvent humainement un sceptique?* Il écrit dès 1916: *Il y a une saine réconciliation à faire, des aspirations chrétiennes, et de la passion vibrant en nous, quand nous éprouvons quelque chose de l'âme du Grand Tout dont nous faisons partie.* En retour, la profondeur du penseur s'appuiera sur l'envergure du savant: quand l'Institut de Pékin l'appelle pour suivre les fouilles de Choukoutien, il aide à identifier le Sinanthropus, dont le squelette remonte à 300000 ans. Grand voyageur, il participe à la célèbre Croisière Jaune: 12000 km à travers une Chine difficile. Les études et réflexions du professeur s'inscrivent au long de deux grands ouvrages, *Le Phénomène Humain* et *Le Milieu Divin*, d'une densité impossible à résumer. En jésuite discipliné, il va demander à Rome l'autorisation de les publier et d'accepter la chaire qui lui est offerte en 1948 au Collège de France. La réponse est négative: il n'obtient même pas la permission de rester en France. Exilé aux Etats-Unis, il y meurt en 1955, selon son vœu prémonitoire, le jour de la Résurrection. L'évolution, qui fut une de ses convictions essentielles, a joué plus simplement en sa faveur que pour le lent devenir des espèces: ses œuvres les plus sévères sont maintenant publiées dans le monde entier, et son nom a été prononcé avec chaleur par de grandes voix du Concile. Ce nom reste aussi attaché à une Fondation du Museum, dont l'inauguration, en 1955, fut un suprême hommage rendu au Père Teilhard de Chardin par deux mondes, celui de la science et celui de la religion, qu'il avait travaillé à réconcilier.



19-81 Document Philatélique Officiel édité par l'Administration des Postes et Télécommunications pour le Musée de la Poste et tiré sur les presses de l'Imprimerie des Timbres-Poste. Reproduction interdite



Foto nr.: 55

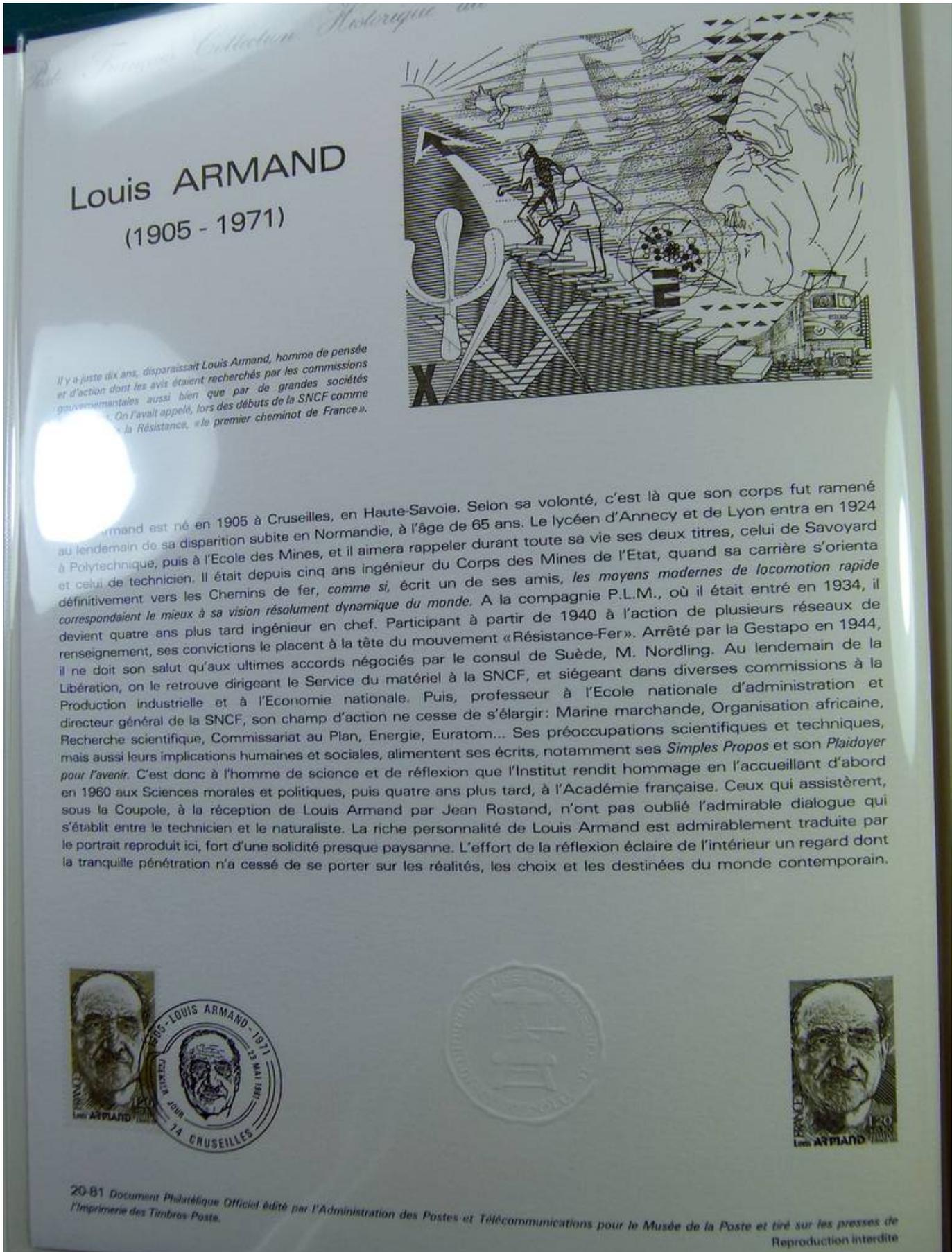




Foto nr.: 56





Foto nr.: 57

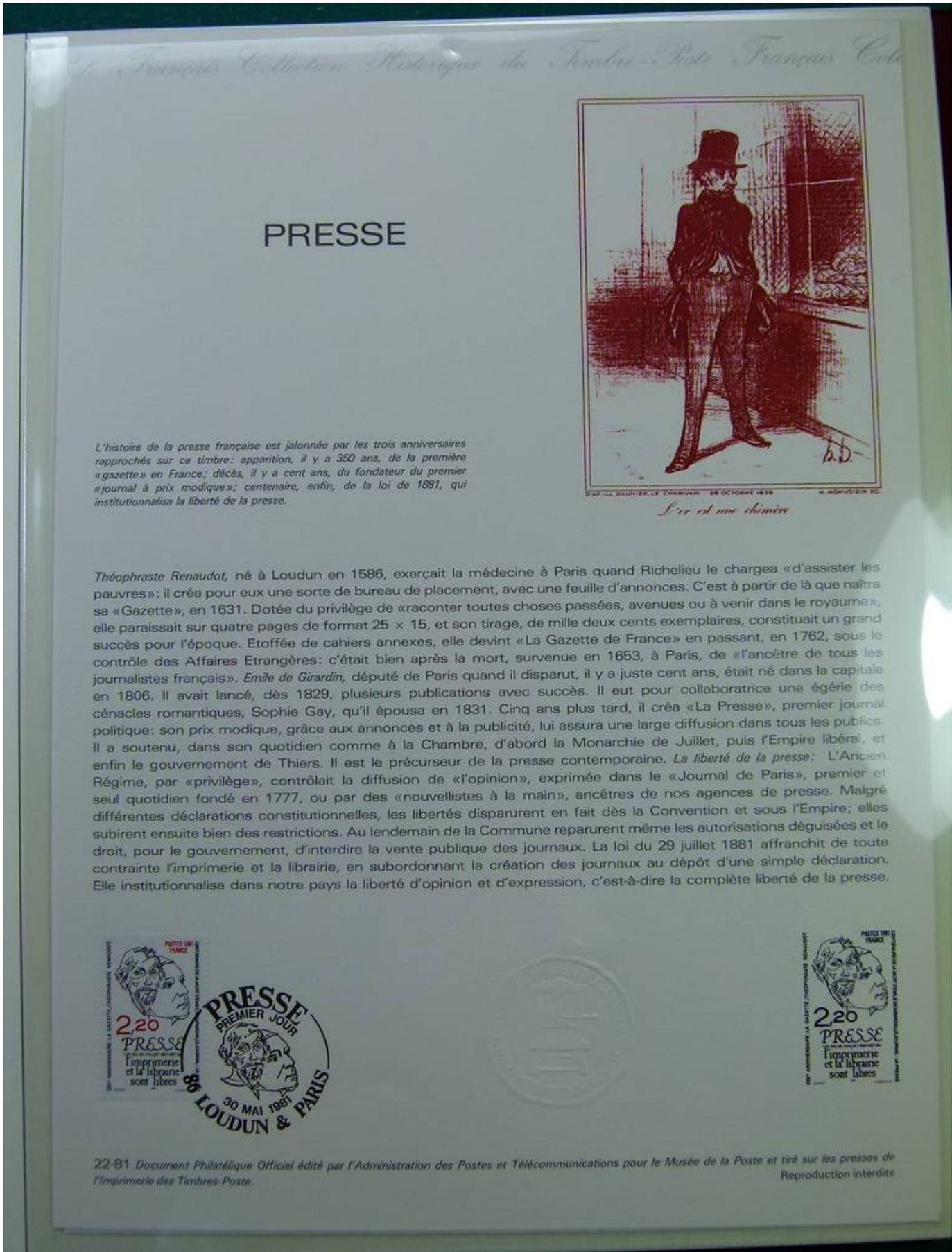




Foto nr.: 58





Foto nr.: 59

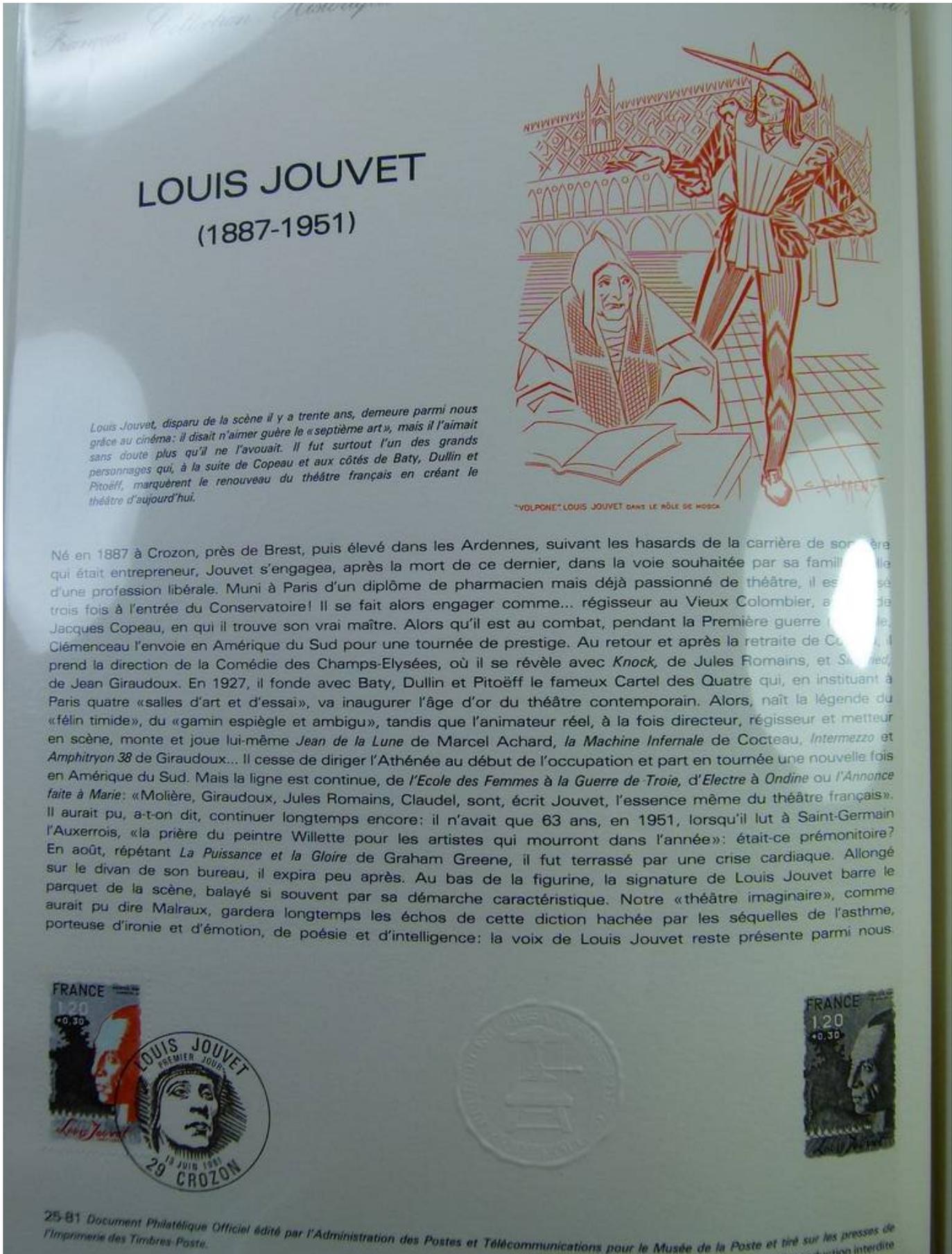




Foto nr.: 60





Foto nr.: 61

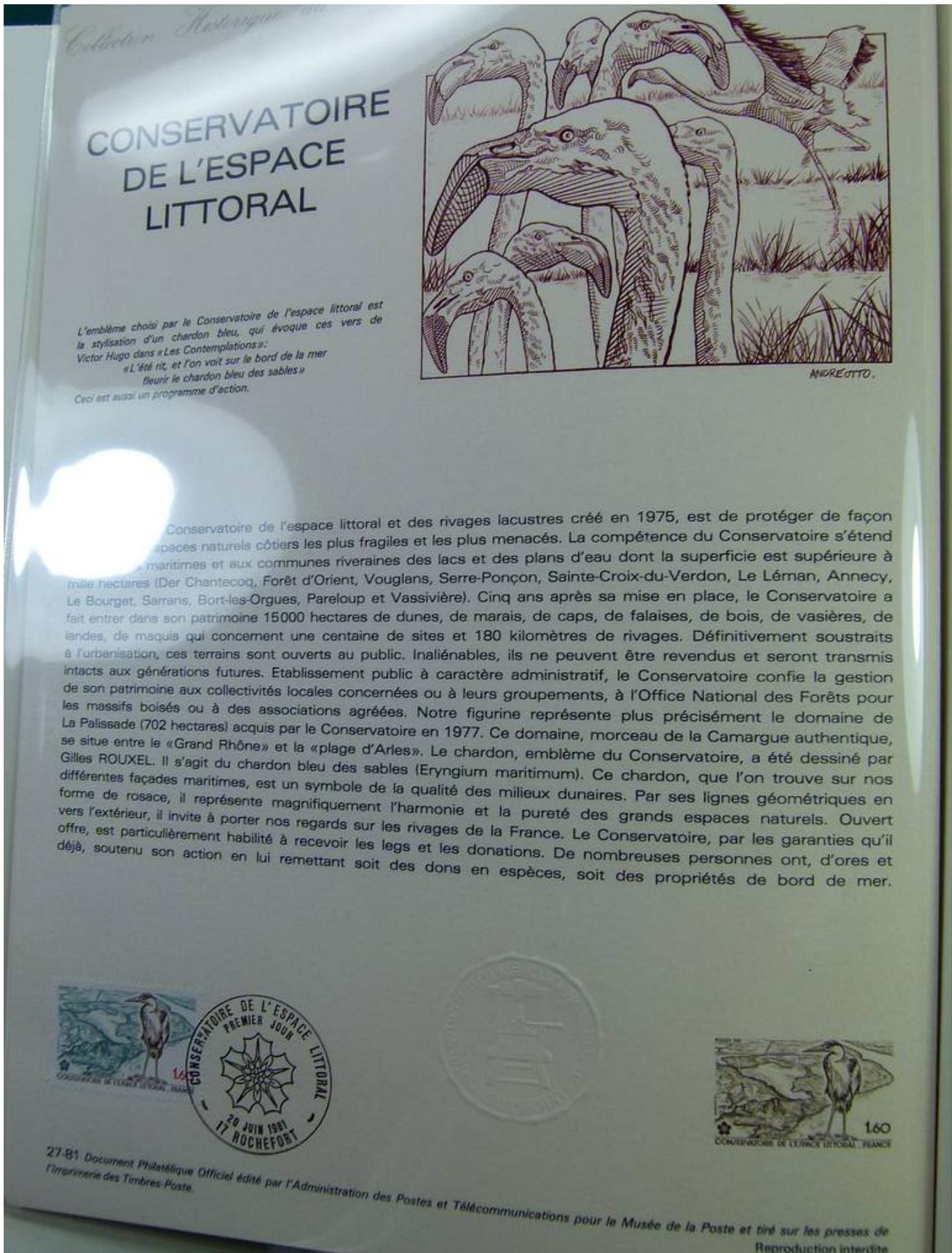




Foto nr.: 62





Foto nr.: 63

## SAINTE-ANNE-D'AURAY

*A six kilomètres au nord du charmant petit port dont un timbre récent présentait les pittoresques maisons anciennes, s'élève, à l'intérieur des terres, la basilique Sainte-Anne-d'Auray, élevée dans un site qui fait l'objet de pèlerinages importants depuis plus de trois cents ans.*



Il y avait ici autrefois un hameau appelé Ker Anna, c'est-à-dire village d'Anne. Ce nom prit tout son sens lorsqu'un jeune cultivateur de l'endroit, qui sentait depuis des mois s'imposer à lui une présence mystérieuse, entendit, le 25 juillet 1624, une voix rassurante lui dire, selon la tradition: «Je suis Anne, la mère de Marie. Allez dire à votre recteur qu'il y avait dans tel champ, avant même qu'il n'y eût un village, une chapelle dédiée à mon nom. Il y a plus de 900 ans qu'elle a été détruite, et je désire qu'elle soit rebâtie, car Dieu veut que je sois honorée ici». Yvon Nicolazic découvrit en effet, dans son champ du Bocenno, une statue qui avait souffert d'avoir été si longtemps enfouie; modestement abritée d'abord, elle devait être vénérée par des foules de fidèles jusqu'à la Révolution. Une église, bâtie au cours du XVII<sup>e</sup> siècle, devint le centre d'un pèlerinage, qu'animèrent les Carmes installés dans le couvent dont il subsiste un cloître classé par les Beaux-Arts. La première église, trop exiguë, dut être remplacée par cette vaste construction de granit, commencée en 1866 et consacrée basilique en 1874. La figurine en reproduit l'imposante façade, où le goût de l'architecte chercha à retrouver le style du précédent édifice, par une alliance difficile des lignes élancées du dernier gothique, des grâces ornées de la Renaissance et de la rigueur classique. Le regard est entraîné par les verticales au-dessus des porches sobres; il s'attarde aux clochetons du fronton, du transept et de la tour; il s'élève enfin jusqu'à l'effigie de la Sainte, qui fut hissée en 1976 à 70 mètres de hauteur, comme pour protéger tout ensemble l'Armor et l'Arcoat... Le monument aux Bretons tombés au cours des derniers conflits mondiaux, ainsi que la stèle dédiée, dans la crypte, «aux Morts de toutes les guerres», ont fait donner récemment à Sainte-Anne-d'Auray le titre de Cité du Souvenir. Sa vocation la plus traditionnelle s'inscrit sur l'esplanade où les foules affluent, chaque année, les 25 et 26 juillet, pour le grand Pardon de la Patronne des Bretons.





Foto nr.: 64





Foto nr.: 65

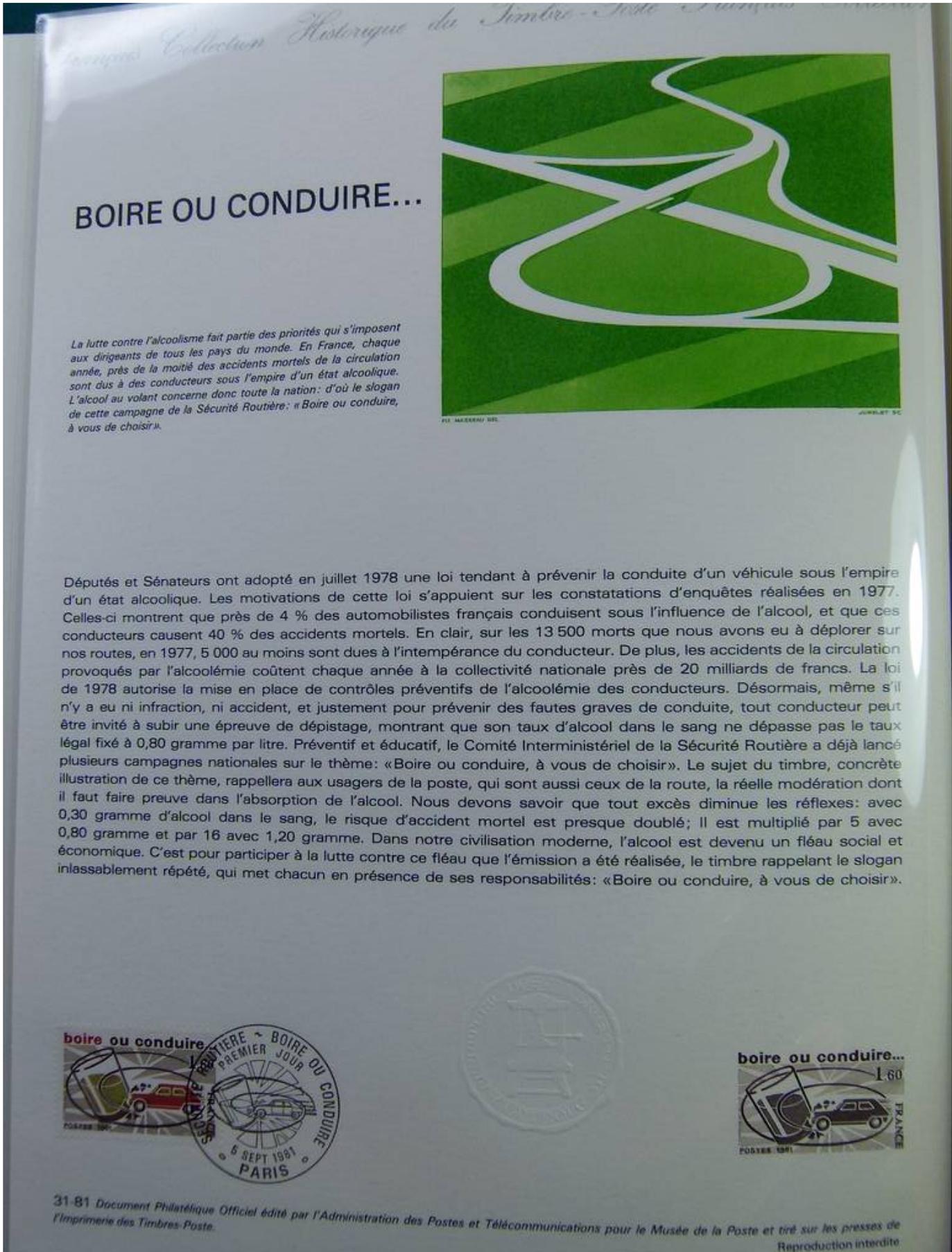
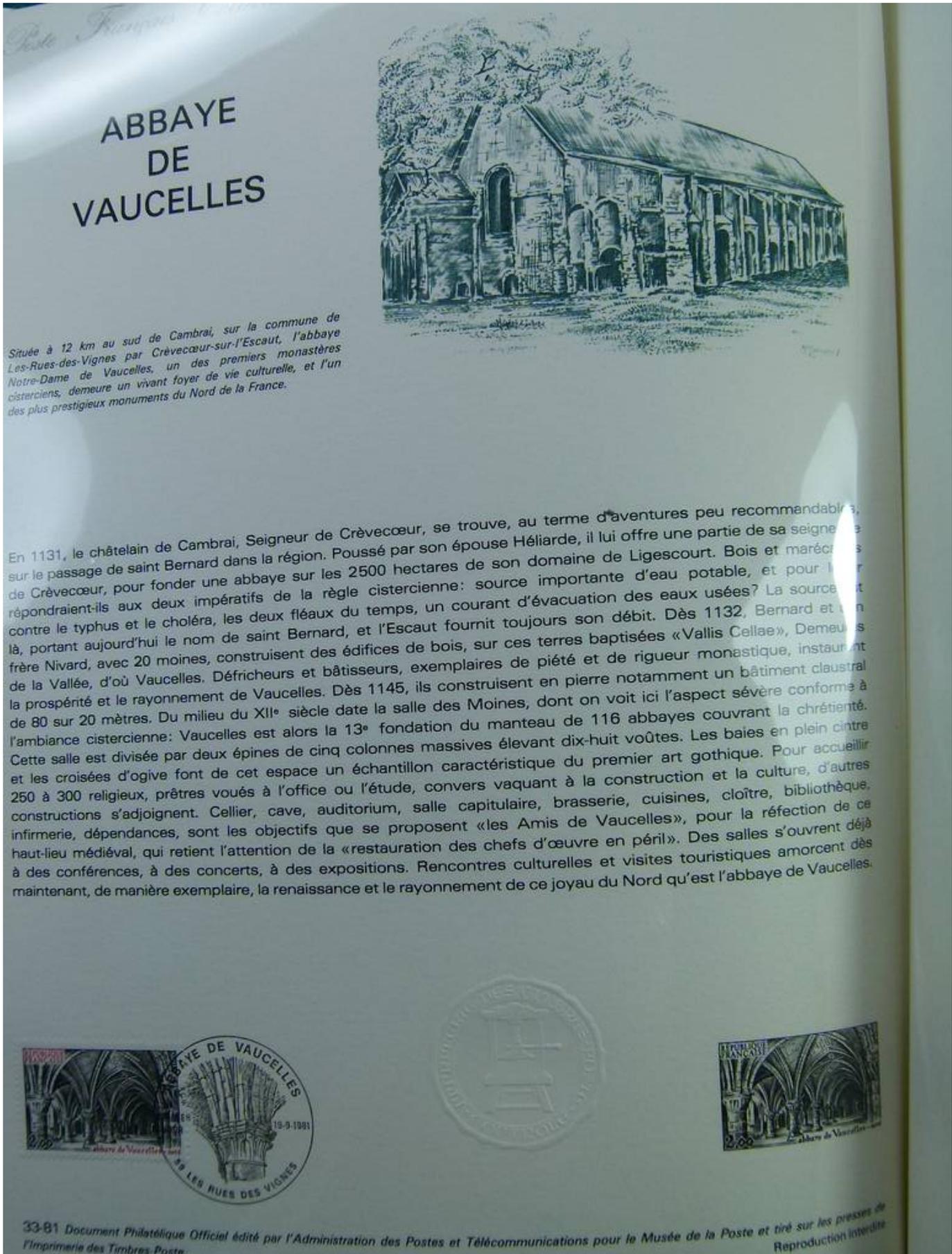




Foto nr.: 66



# ABBAYE DE VAUCELLES

*Située à 12 km au sud de Cambrai, sur la commune de Les-Rues-des-Vignes par Crèvecœur-sur-l'Escaut, l'abbaye Notre-Dame de Vaucelles, un des premiers monastères cisterciens, demeure un vivant foyer de vie culturelle, et l'un des plus prestigieux monuments du Nord de la France.*

En 1131, le châtelain de Cambrai, Seigneur de Crèvecœur, se trouve, au terme d'aventures peu recommandables, sur le passage de saint Bernard dans la région. Poussé par son épouse Héliarde, il lui offre une partie de sa seigneurie de Crèvecœur, pour fonder une abbaye sur les 2500 hectares de son domaine de Ligescourt. Bois et marécages répondraient-ils aux deux impératifs de la règle cistercienne: source importante d'eau potable, et pour lutter contre le typhus et le choléra, les deux fléaux du temps, un courant d'évacuation des eaux usées? La source est là, portant aujourd'hui le nom de saint Bernard, et l'Escaut fournit toujours son débit. Dès 1132, Bernard et son frère Nivard, avec 20 moines, construisent des édifices de bois, sur ces terres baptisées «Vallis Cellae», Demeurs de la Vallée, d'où Vaucelles. Défricheurs et bâtisseurs, exemplaires de piété et de rigueur monastique, instaurant la prospérité et le rayonnement de Vaucelles. Dès 1145, ils construisent en pierre notamment un bâtiment claustral de 80 sur 20 mètres. Du milieu du XII<sup>e</sup> siècle date la salle des Moines, dont on voit ici l'aspect sévère conforme à l'ambiance cistercienne: Vaucelles est alors la 13<sup>e</sup> fondation du manteau de 116 abbayes couvrant la chrétienté. Cette salle est divisée par deux épines de cinq colonnes massives élevant dix-huit voûtes. Les baies en plein cintre et les croisées d'ogive font de cet espace un échantillon caractéristique du premier art gothique. Pour accueillir 250 à 300 religieux, prêtres voués à l'office ou l'étude, convers vaquant à la construction et la culture, d'autres constructions s'adjoignent. Cellier, cave, auditorium, salle capitulaire, brasserie, cuisines, cloître, bibliothèque, infirmerie, dépendances, sont les objectifs que se proposent «les Amis de Vaucelles», pour la réfection de ce haut-lieu médiéval, qui retient l'attention de la «restauration des chefs d'œuvre en péril». Des salles s'ouvrent déjà à des conférences, à des concerts, à des expositions. Rencontres culturelles et visites touristiques amorcent dès maintenant, de manière exemplaire, la renaissance et le rayonnement de ce joyau du Nord qu'est l'abbaye de Vaucelles.





Foto nr.: 67



BERTHAULT DEL. HÔTEL DE LA CAISSE D'ÉPARGNE DE LA POSTE. VERS 1900. GUILLAME SC.



## CENTENAIRE DE LA CAISSE NATIONALE D'ÉPARGNE

*La Caisse nationale d'épargne, c'est la Caisse d'épargne de la Poste et elle a cent ans. Grâce au réseau des dix-sept mille cinq cents bureaux de poste, elle irrigue la France entière; elle est présente dans les villages comme dans les villes: elle est sans aucun doute le plus familier des « bas de laine », chaque épargnant faisant les opérations à son gré, à la Poste, tout près de chez lui!*

Le sens de l'épargne passe pour qualité primordiale du peuple français; mais il devient travers ridicule et honteux, quand l'argent « mis de côté » s'enfouit dans la « cassette » d'Harpagon ou le « bas de laine » de Grandet, un got improductif, dit le bon sens populaire, c'est « argent qui dort ». Les sociologues, ces moralistes modernes, montrent au contraire les effets humanitaires de la véritable épargne: sainement comprise, elle apporte aux individus et aux familles une existence digne et ordonnée; elle profite à la collectivité et contribue finalement à la stabilité de l'Etat. Les ressources profondes du pays, les « économies » du monde paysan, sont longtemps restées proprement improductives. Avant 1880, il n'y avait en France que 1370 caisses d'épargne, qui étaient toutes des établissements privés. Leur action était restreinte par leur nombre insuffisant, leur implantation exclusivement urbaine, leurs horaires et leurs jours d'ouverture limités. C'est la loi du 9 avril 1881 qui manifesta le souci des pouvoirs publics de favoriser l'épargne en se mettant à sa portée, et d'aller dans les hameaux les plus reculés la recueillir, disait-elle, « entre les mains de celui qui hésite entre une dépense inutile et un placement profitable ». Le rôle essentiel de collecteur est alors naturellement confié à l'administration des Postes: celle-ci dispose d'un réseau de bureaux qui couvre tout le pays, et d'un personnel qui est en contact quotidien avec le plus large public. Le timbre émis à l'occasion du centenaire de la Caisse nationale d'épargne est centré sur l'emblème postal: ainsi se trouve justifiée l'habitude d'appeler cet organisme « la Caisse d'épargne de la Poste ». Un historique de la C.N.E. nous apprend qu'après un an de fonctionnement, la caisse postale comptait déjà deux cent douze mille épargnants et un dépôt de cinquante millions. Aujourd'hui, plus de quinze millions de Français lui font confiance; ils ont déposé sur leurs livrets plus de cent soixante-dix milliards. Les capitaux ainsi collectés sont gérés par la Caisse des dépôts et consignations: elle les affecte au financement des équipements collectifs, écoles, hôpitaux, autoroutes, aéroports par exemple, et à celui du logement social (H.L.M.) par l'intermédiaire de prêts à des taux privilégiés. Ceux qui viennent à un guichet postal déposer leur argent en deviennent donc les premiers bénéficiaires; ils font aussi de la Poste, avec sa Caisse d'épargne et les chèques postaux, l'une des toutes premières institutions financières du pays.





Foto nr.: 68

Collection Historique du Timbre-Poste Français Collection His

## CENTENAIRE DE L'ÉCOLE PUBLIQUE

*D'abord d'initiative religieuse et paroissiale, l'école, devenue en 1833 communale, selon les prescriptions de la loi Guizot, fut véritablement institutionnalisée par l'action de Jules Ferry, qui, à partir de 1881, fit voter les lois la rendant d'abord publique, puis gratuite, enfin obligatoire et laïque.*



Il y avait sans doute, sous l'Ancien Régime, des écoles élémentaires. Elles furent longtemps «paroissiales», le curé ou son représentant s'attachant surtout à diffuser une éducation religieuse, avec des méthodes succinctes, fondées sur l'initiation du plus petit par le plus grand. Des historiens contemporains ont montré qu'à ces époques, «l'apprentissage de la lecture dure trois ans, et celui de l'écriture, à peu près deux ans». Depuis 1680, les Frères des Ecoles chrétiennes, — institution fondée par Jean-Baptiste de la Salle —, s'employaient à l'instruction des masses, l'enseignement collectif remplaçant l'initiation individuelle, et le latin cédant la place au français. Mais, depuis 1789, la sécularisation avait fait dépérir les petites écoles du clergé; et quand la loi Guizot prescrivit, en 1833, à toute commune d'entretenir une école élémentaire, elle n'imposa ni gratuité ni obligation. Trop d'enfants échappaient donc encore à l'école, au profit des travaux des champs, de l'atelier, de la manufacture. A côté de 4 millions d'enfants scolarisés, près de 500 000 restaient analphabètes, jusqu'aux «cours d'illettrés» qui, au régiment, apprenaient aux jeunes recrues au moins «à lire le journal»... Vint alors Jules Ferry, né à Saint-Dié en 1832, avocat, journaliste, élu député «républicain» de Paris en 1869. Il fut à peu près continuellement au pouvoir de 1879 à 1885, comme Ministre de l'Instruction Publique ou des Affaires Etrangères, et deux fois Président du Conseil. Son rôle fut alors capital dans l'affermissement de la jeune République: extension des libertés publiques, définition de l'administration municipale, et surtout promulgation des lois qui institutionnalisèrent l'Ecole Publique. C'est à ce titre qu'il est représenté ici, quelque dix ans avant sa mort à Paris en 1893. Il faisait alors voter, le 16 juin 1881, la Loi qui instituait l'enseignement public, et rendait celui-ci, quelques mois plus tard obligatoire de 6 à 13 ans. L'application de la loi eut rapidement des conséquences spectaculaires: des milliers d'écoles furent construites dans les villes et villages; le budget de l'Enseignement passa de 12 millions en 1869, à 100 millions vingt ans après, et à 500 millions en 1908. C'est donc bien la loi Ferry qui permit et permit encore, au moment où est célébré son centenaire, à tous les enfants de notre pays d'apprendre à lire et à écrire, c'est-à-dire à «communiquer», et, ce qui de nos jours est plus important encore «d'apprendre à apprendre».





Foto nr.: 69

*Collection Historique du Louviers*

# NOTRE-DAME DE LOUVIERS

*Notre-Dame de Louviers est une des plus grandes et des plus belles églises du département de l'Eure. Pour le touriste ou l'amateur d'art et d'histoire, la ville elle-même est une sympathique étape, à mi-chemin de Paris et de la Côte normande.*



LA PÂMOISON DE LA VIERGE. BOISERIE. FIN DU XVI<sup>e</sup> S.

«Sur la route de Louviers...», répète la chanson, sans qu'on en sache l'origine, pas plus que celle du nom de Louviers, pays des «Loups», des «Lochs» ou marécages, ou encore «Locus Veris, séjour du printemps». Depuis le Haut Moyen Age, Louviers tient sa prospérité de ses fabriques de drap. Les Capétiens lui ont donné ses armoiries, couronnées par Charles VII pour sa conquête au cours de la guerre de Cent Ans. La ville était toujours florissante à la veille de la dernière guerre, mais elle fut durement éprouvée en 1940. Maintenant relevée de ses ruines, elle poursuit courageusement son expansion moderne. Dans le centre-ville, entièrement rénové, le touriste passe par une pittoresque demeure à pans de bois, siège du Syndicat d'initiative, après avoir été, au temps d'Henri IV, la Maison du Fou du Roy. L'artère principale de Louviers, ancienne Grande Rue du Roi devenue route nationale, le mène ensuite au parvis, où l'église Notre-Dame se présente à lui, comme sur la figurine, par sa façade principale, liturgiquement tournée vers l'occident. Les Lovériens parlent encore de «la Cathédrale»: sans avoir jamais été le siège d'un évêché, elle fut longtemps la plus importante de leurs églises d'alors. L'édifice comporte effectivement cinq nefs, qui furent construites du XIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle dans un style rappelant beaucoup le roman, et qui aboutissent à ce porche central, surmonté d'une rosace rayonnante. L'ordonnance de la façade est d'une sobriété qui est la marque du premier gothique, entre l'élan vertical de la tour, et l'avancée, décorée au premier plan de niches à statues, de balustres ajourés et de clochetons ouvragés comme la flèche de la croisée du transept. Avec l'exubérance qui fleurit au XV<sup>e</sup> siècle, le Porche Royal du Midi, en cours de restauration, avec aussi sa riche décoration intérieure, chapiteaux et sculptures, peintures et boiseries, Notre-Dame de Louviers constitue donc un précieux témoin des origines et des développements de ce que l'histoire de l'art appelle «le gothique normand».



37-B1 Document Philatélique Officiel édité par l'Administration des Postes et Télécommunications pour le Musée de la Poste et tiré sur les presses de l'Imprimerie des Timbres-Poste. Reproduction interdite



Foto nr.: 70





Foto nr.: 71

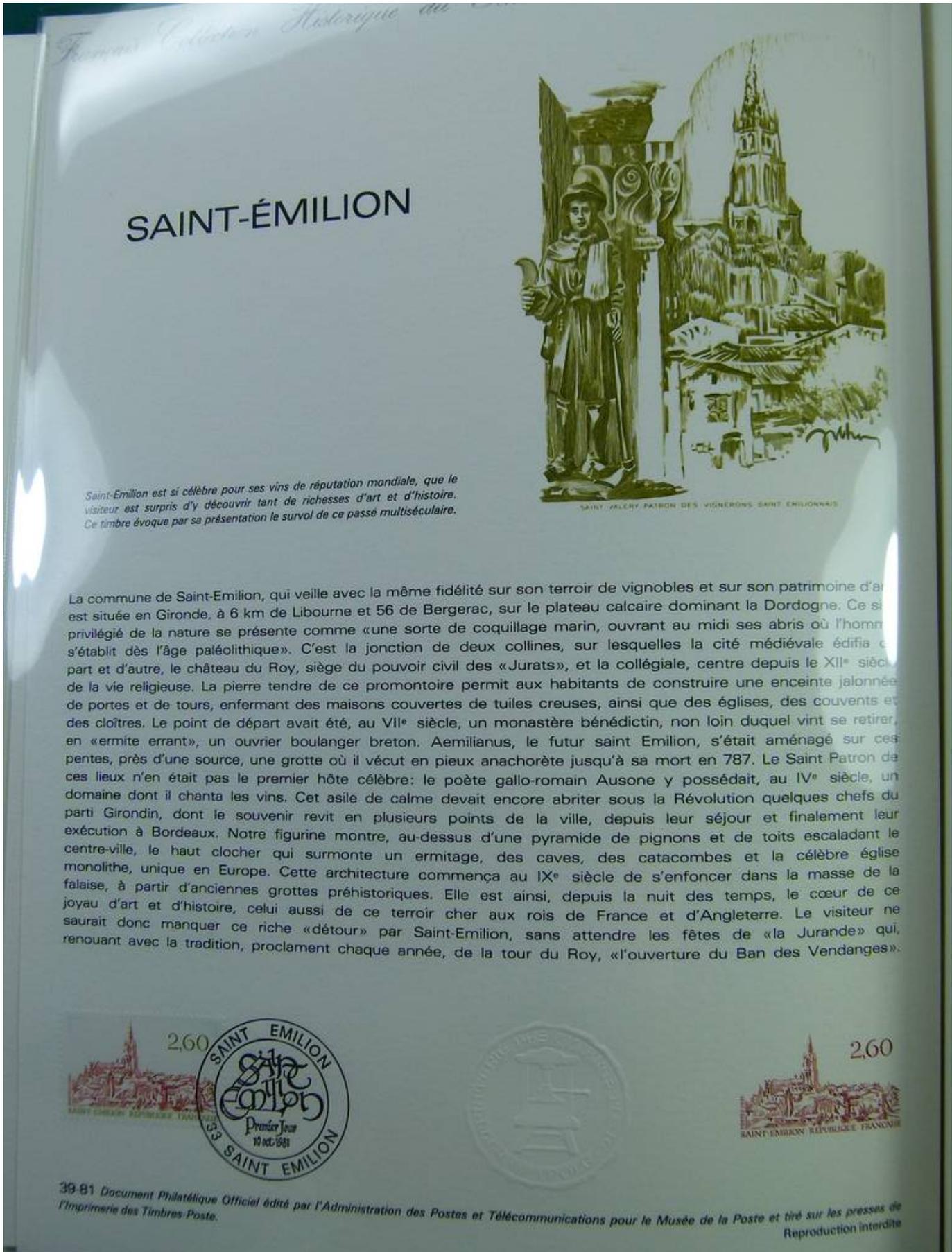




Foto nr.: 72

Poste Français Collection Historique du Timbre-Poste Français Co

## 150<sup>e</sup> ANNIVERSAIRE DE L'ECOLE NAVALE



Le 1<sup>er</sup> novembre 1830, une ordonnance du roi Louis-Philippe crée l'Ecole navale et en définit les règles générales d'organisation, toujours en vigueur. L'émission du cent cinquantième permet également d'évoquer les grandes lignes de l'histoire des officiers de marine.

Colbert, l'incontestable créateur de notre marine de guerre, avait installé, dès 1682, à Brest, Rochefort et Toulon, trois compagnies de «Gardes-marine», destinées à former les officiers de la «Royale». Au siècle suivant, Choiseul supprime la vénalité des charges et réorganise l'instruction des jeunes qui s'exaltent aux prouesses de Duquesne, de Jean Bart et de Duguay-Trouin. L'épopée napoléonienne se déroule ensuite «presque en dehors de la marine»: l'Empereur y veillait, mais ne put jamais «se dégager du guépier européen»; et pour le peuple, le désastre de Trafalgar s'estompe, moins d'un mois plus tard, sous le glorieux soleil d'Austerlitz. La France de 1815, n'ayant plus de Suffren ni de Surcouf, se désintéresse de la mer, et un «Parlement de propriétaires» substitue aux écoles flottantes de l'Empire un collège d'Angoulême, dans l'esprit de l'Ancien Régime... Annonçant notre événement, un ancien conseiller d'Etat de Napoléon 1<sup>er</sup>, le baron Portal, se fait l'artisan d'une restauration de la Marine: il supprime le collège d'Angoulême et rétablit une école flottante en face de Brest. C'est cet établissement qui devient, peu après la Révolution de juillet, notre Ecole navale, créée le 1<sup>er</sup> novembre 1830 par une ordonnance du gouvernement de Louis-Philippe. L'Ecole fonctionne alors à bord de l'Orion, puis de différents navires qui mouillaient en rade de Brest et qui portèrent l'un après l'autre le nom de Borda, illustre marin et mathématicien. Après la guerre 1914-1918, elle est ensuite transférée à terre, dans les bâtiments de Laninon à l'arsenal de Brest, puis dans des immeubles neufs dominant la rade, qui souffrirent gravement au cours de la dernière guerre. Notre figurine montre, à côté du dernier «Borda», la nouvelle Ecole navale, reconstruite depuis 1961 à Lanvéoc-Poulmic, sur la presqu'île de Crozon. C'est d'ici que sortent, en promotion annuelle, soixante enseignes de vaisseau de 2<sup>e</sup> classe, héritiers d'un passé prestigieux, pour servir la Marine nationale.





Foto nr.: 73

*François Mansart Historique du Sombre-Soleil François Collection*

# MAISON DE LA CHASSE ET DE LA NATURE HÔTEL DE GUÉNÉGAUD PARIS



*Le quartier parisien du Marais, fort en vogue au Grand Siècle, s'est bien dégradé au cours des âges. Il retrouve aujourd'hui son lustre, en des opérations qui ne sont pas toutes irréprochables, mais dont certaines sont exemplaires, notamment la restauration de l'Hôtel de Guénégaud, où a été inaugurée en 1967 la Maison de la Chasse et de la Nature.*

Possesseur d'immeubles voisins, Jean-François de Guénégaud, de noblesse de robe, avait acheté les terrains à l'angle de la rue des Quatre-Fils et de l'actuelle rue des Archives. Il y fit construire par François Mansart, à partir de 1654, une demeure qui, rénoverée, reste le seul hôtel parisien qui soit l'œuvre de ce grand architecte. Ce fut pendant deux siècles la propriété d'une autre famille de grands amateurs d'art, mais elle était en mauvais état quand un affairiste l'acheta en 1895 pour la diviser en lots à usage commercial, défigurant bâtiments et jardins. Menacée de démolition, l'hôtel fut sauvé par les Monuments historiques et racheté par la Ville de Paris; mais qui, en 1962, allait avoir l'audace de le restaurer? Ce fut le fils d'un industriel des Ardennes, grand amateur de la faune sauvage, puis fervent de la chasse photographique et du film de nature, qui cherchait, avec son épouse, un cadre pour leurs collections. La Fondation «Maison de la Chasse et de la Nature», qu'ils venaient de créer ensemble, se chargea de restaurer l'édifice en le prenant en 1964 à bail emphytéotique. En une dizaine d'années, proportions et lignes furent ainsi rendues à la cour d'honneur, aux façades nobles, à l'envolée du grand escalier, chef d'œuvre de Mansart, ainsi qu'aux appartements et aux jardins. Les salles, ouvertes au public, exposent, étoffées par des prêts du Louvre et du musée de l'Armée, des ensembles d'armes, de bibelots, de livres, de documents, d'œuvres d'art de toutes époques, autour des «thèmes cynégétiques et naturels». Parmi celles-ci, notre figurine reproduit une belle sculpture en pierre du XV<sup>e</sup> siècle bourguignon. Cette vision de saint Hubert montre, sur fond de forêt, le saint pliant le genou devant le cerf qu'il allait abattre, mais dans les bois duquel lui apparaît le Christ en croix. Pour accueillir le visiteur d'un musée dont le fondateur est Ardennais, il était tout indiqué d'exposer une effigie de l'apôtre des Ardennes, mort en 727, en plaçant avec art et sensibilité la double inspiration de cette Maison sous le patronage d'un chasseur converti par un élan du cœur.



41-B1 Document Philatélique Officiel édité par l'Administration des Postes et Télécommunications pour le Musée de la Poste et tiré sur les presses de reproduction interdite



Foto nr.: 74





Foto nr.: 75

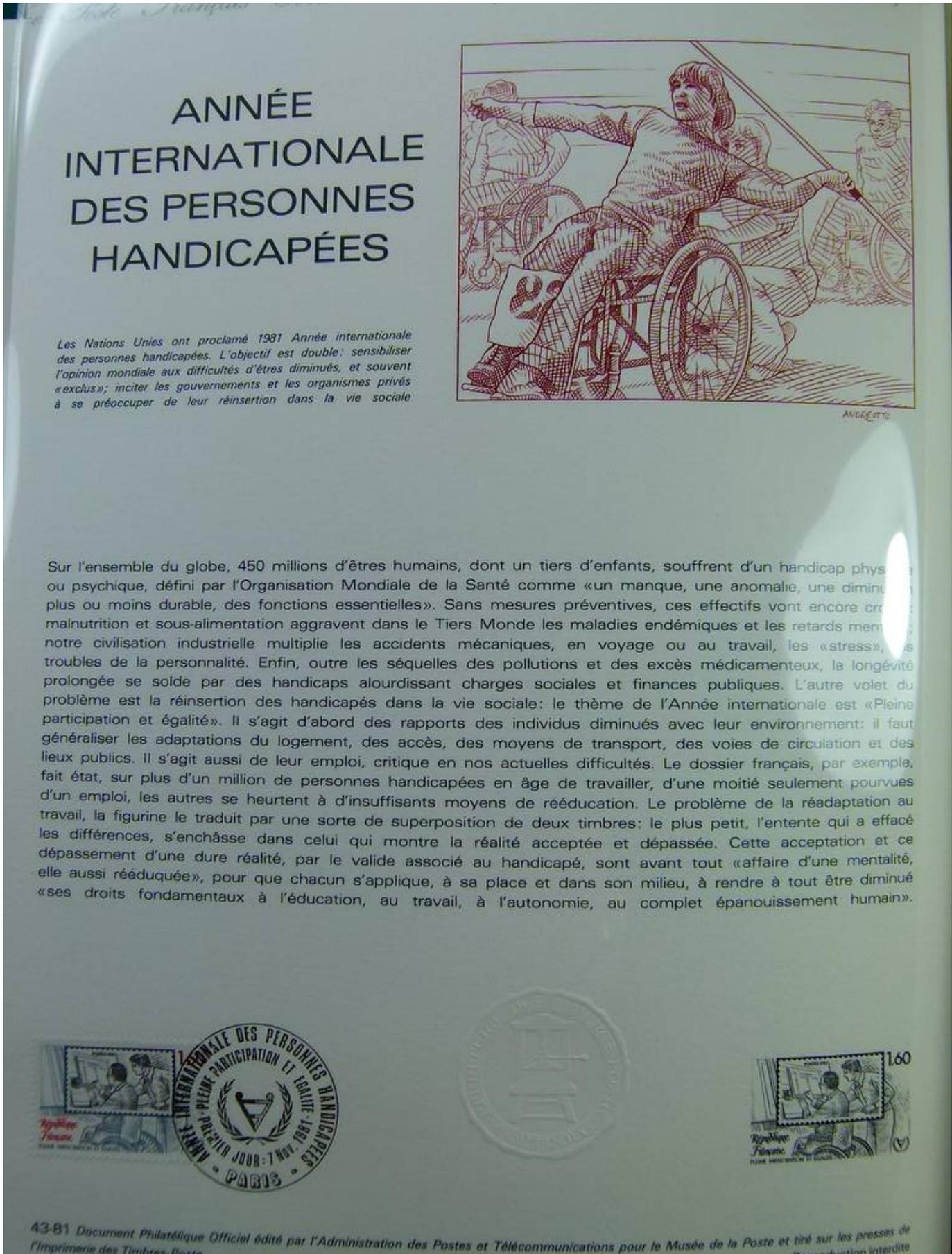




Foto nr.: 76





Foto nr.: 77

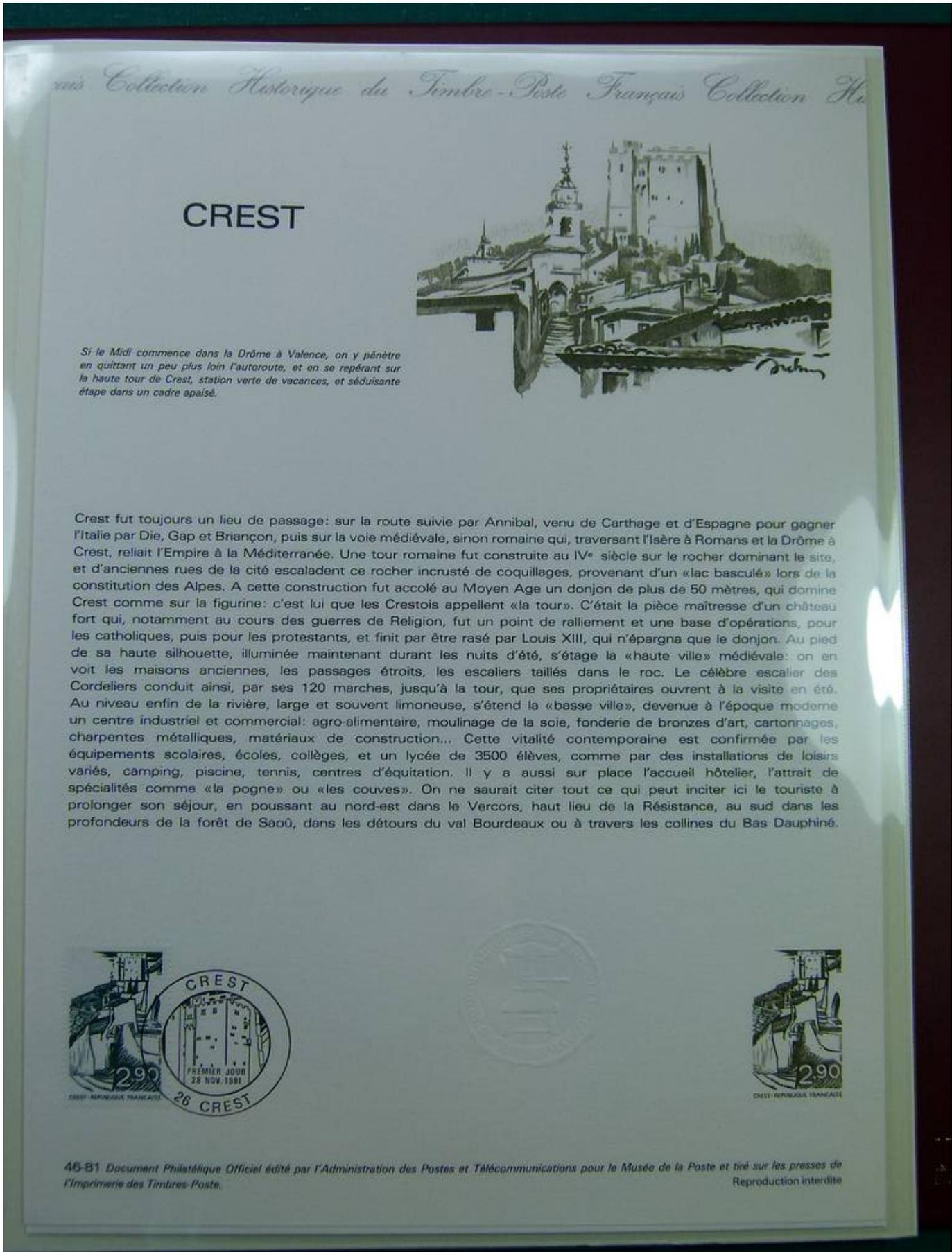




Foto nr.: 78

Collection Historique du Timbre-Poste Français



D'AP. FERNAND LEGER - MUSÉE DE BIOT

GUILLAME SC

## SERIE «CROIX-ROUGE» EGLISE DU SACRE-COEUR AUDINCOURT

*Léger est né à Argentan: il aurait eu cent ans en 1981. Ce fils d'un marchand de bestiaux a fait partie de la forte équipe des grands peintres cubistes avant de s'attacher à l'abstraction, puis au monde mécanique et à la vie populaire. Aucun autre artiste français ne lui ressemble.*

Les émissions traditionnelles de Noël au bénéfice de la Croix-Rouge permettent de mettre l'éclairage sur un aspect insolite dans l'œuvre de Fernand Léger, qui a réalisé les vitraux de l'église du Sacré-Cœur à Audincourt, vaste suite lumineuse unique dans sa création. Léger est né la même année que Picasso. Après des études d'architecte, il fréquente vers 1900 les ateliers de peinture, se liant notamment avec Robert Delaunay et le Douanier Rousseau. Influencé par la rigueur de Cézanne (allant encore plus loin, il dira à la fin de sa vie, que ses «Maîtres préférés sont les primitifs»), il trouve dans le cubisme le moyen d'exercer précisément cette rigueur dans une autre direction. La guerre de 1914-1918 va faire basculer sa réflexion. Il rejoindra le groupe «Abstraction-Création» après avoir traversé une époque «mécanique» due précisément aux terrifiantes visions de la guerre, durant laquelle Léger avait été gazé. L'abstraction ne répond que partiellement à ses exigences: Léger se dirige sans cesse vers la peinture murale, qu'on appelle parfois pompeusement aujourd'hui intégration architectonique. Il proclamait, par boutade, préférer le salon de l'aviation au Louvre. La vérité est que le monde technique dans lequel le XX<sup>e</sup> siècle se plongeait l'obsédait de plus en plus. Ses familiers se souviennent de l'avoir entendu donner des noms à des pylônes électriques: des noms affectueux... La beauté plastique d'une simple clé n'était pas différente à ses yeux de celle d'une troupe de clowns faisant la grande parade. Léger traite fréquemment ses grandes compositions avec la couleur en dehors du sujet. Il joue toujours sur les contrastes colorés et sur la plastique des formes, qu'il accentue jusqu'à l'extrême. Le Musée de Biot est entièrement consacré à la présentation de ses œuvres, en particulier l'admirable suite des «Constructeurs». Les pieds bien ancrés dans le sol, comme un paysan normand, Léger était plus attiré par le concret que par la mystique. Cela ne donne que plus d'importance aux vitraux d'Audincourt dont l'artiste a dit lui-même: «Magnifier des objets sacrés, clous, ciboires ou couronnes d'épines, traiter le drame du Christ, cela n'a pas été pour moi une évasion». Et il ajoutait: «Je désirais apporter un rythme évolutif de formes et de couleurs pour tous, croyants et incroyants, quelque chose d'utile, accepté aussi bien par les uns que par les autres, du seul fait que la joie et la lumière se déversent dans le cœur de chacun». La série Croix-Rouge nous donne donc l'occasion de rendre l'hommage qui lui est dû à l'un des très grands peintres français de notre siècle.



1.60 • 0.30 FERNAND LEGER  
REPUBLIQUE FRANÇAISE 1981  
EGLISE DU SACRÉ-CŒUR, AUDINCOURT

1.40 • 0.30 FERNAND LEGER  
REPUBLIQUE FRANÇAISE 1981  
EGLISE DU SACRÉ-CŒUR, AUDINCOURT



1.40 • 0.30 FERNAND LEGER  
CROIX-ROUGE FRANÇAISE  
TIMBRES DE NOËL  
5 DÉCEMBRE 81  
F. Léger  
1<sup>er</sup> JOUR  
AUDINCOURT - 61 ARGENTAN

1.60 • 0.30 FERNAND LEGER  
CROIX-ROUGE FRANÇAISE  
TIMBRES DE NOËL  
5 DÉCEMBRE 81  
F. Léger  
1<sup>er</sup> JOUR  
AUDINCOURT - 61 ARGENTAN

47-81 Document Philatélique Officiel édité par l'Administration des Postes et Télécommunications pour le Musée de la Poste et tiré sur les presses de l'Imprimerie des Timbres-Poste. Reproduction interdite



Foto nr.: 79





Foto nr.: 80

**MANESSIER**  
**« ALLELUIA »**

*Manessier est un peintre abstrait profondément mystique. Comme Chagall, Manessier voit la preuve du religieux dans chaque fleur, dans chaque brin d'herbe, dans chaque lumière, dans chaque être vivant. Ce timbre reproduit une œuvre originale dont le premier titre était « Alleluia de Printemps ».*

**\* LE BUISSON \*** PHEU P.M. CC

Alfred Manessier est né en 1911, il a passé son enfance à Abbeville. Après avoir fréquenté les Beaux-Arts d'Amiens, il vient à Paris pour étudier l'architecture en même temps que la peinture, avec Bissière, autre peintre mystique. C'est d'ailleurs avec Bissière qu'il ira vivre, dans le Lot, durant la première année de l'occupation. Ce peintre abstrait aime s'entourer chez lui de ses propres copies de maîtres impressionnistes: ainsi a-t-il appris le vrai métier de peintre comme l'avaient fait tous les Maîtres avant lui. Loin de cultiver le paradoxe, Manessier vit au sein même de ses sources. Après un séjour à la Trappe, en 1943, toute sa démarche d'homme et de peintre sera déterminée par la foi. Les structures vibrantes des couleurs violemment contrastées ou, comme sur le timbre, savamment orchestrées dans une sorte de paysage de la Beauce vue d'avion, lui permettent d'aborder tous les thèmes dans un grand mouvement d'abstraction lyrique. A cette abstraction picturale se superpose une autre abstraction cristallisée par la pensée chrétienne: son art sacré renouvelle l'art des églises dans l'allégresse d'un croyant qui magnifie les choses et les êtres de la terre. Au cours de ces dernières années, Alfred Manessier s'est consacré presque entièrement à la réalisation de vitraux. Il a déclaré: «L'art abstrait me semble être la chance actuelle par laquelle le peintre peut le mieux remonter vers sa réalité et reprendre conscience de ce qui est essentiel en lui».